

333

LA GASPÉSIE

PITTORESQUE
ET LÉGENDAIRE



Les Terreurs
du
Capitaine Asselin
par Auguste Galibois

QUÉBEC

1928

ERRATA

Première page de la préface, dernière ligne du second paragraphe, lire *plume finement narrative* au lieu de *plus finement narrative*.

La
Gaspésie Pittoresque
et Légendaire



AUGUSTE GALIBOIS

LA GASPÉSIE

PITTORESQUE ET LÉGENDAIRE

OU

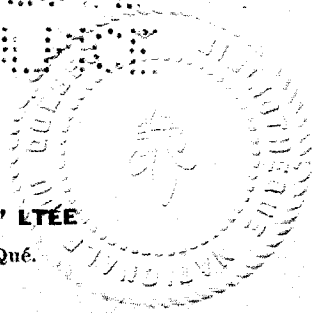
LES TERREURS

DU

CAPITAINE ASSELIN

197.1
G122T

BIBLIOTHÈQUE
MONTREAL



Éditeurs

L'“ÉCLAIREUR” LTÉE

Beauccville, Qué.

1928

Tous droits réservés.

1928

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

FC.
2905
G36355
1928

PRÉFACE

Ce substantiel petit volume, que nous avons parcouru avec un si vif intérêt, pourrait bien se passer de préface. Nous nous demandons si ce n'est pas le déparer, donner au lecteur un mauvais avant-goût et retarder de quelques minutes un plaisir — je devrais dire : un régal — qui s'annonce dès les premières lignes.

D'ailleurs, en quoi la Gaspésie a-t-elle besoin d'être préfacée? N'est-elle pas, aujourd'hui, le sujet de la conversation générale et de nombreux articles de journaux? Tous les jours, ne nous parle-t-on pas de ses richesses, de son pittoresque et du développement considérable qui en fera bientôt une réplique agrandie et embellie du Saguenay! Jusqu'en ces derniers temps, la péninsule gaspésienne nous apparaissait comme un pays légendaire, lointain, et perdu dans les brouillards du Saint-Laurent, en partie inaccessible, fermé à la civilisation, et habité par une population de pêcheurs dont l'unique souci était de ne pas mourir de faim. Comme on s'illusionnait et comme on était loin de connaître cette région merveilleuse que nous décrit si brillamment la plus finement narrative de M. Galibois!

Même en ces jours déjà lointains où, sous la conduite un peu fruste du fameux capitaine Ben, l'auteur parcourait en voiture le littoral de cette côte pittoresque, alors qu'à chaque pas la nature se plaît à changer les décors et à semer de charmes alpestres une terre de légende et de

rêve, la Gaspésie était née au commerce, à la vie des affaires, et semblait vouloir prendre une place bien marquée dans le domaine économique de notre pays. Depuis lors, elle a fait du chemin; sous l'énergique impulsion de celui qui a tant obtenu pour son développement, nous voulons parler de son représentant à la Chambre des Communes, l'honorable Rodolphe Lemieux, notre très éminent compatriote, la Gaspésie, conservant la beauté de sa nature, la majesté de ses paysages et de cette mer dont l'éternel murmure berce tant d'illusions et de rêves, la Gaspésie, dis-je, est devenue une terre d'espérance et d'avenir. La Gaspésie de demain sera comme un vaste grenier de notre province, mais un grenier où nous irons puiser toutes les richesses : fruits de la terre, fruits de la mer, minerais, essences forestières et... la santé, au souffle vivifiant de ses grandes brises salines.

Mais l'auteur va nous dire tout cela, et dans quel ravissant langage! Galibois est un lettré, doublé d'un observateur délicat. Chose étrange, notre littérature nationale ne possède rien de lui. Quelques articles de revues et de journaux, publiés, comme cela, à la diable. Mais de livres, point! Je suis le parrain de son premier-né. Vous verrez comme il se portera bien, et que d'autres viendront prochainement. Eh! oui, quantité d'autres, car mon indiscretion d'éditeur m'a porté à jeter un oeil inquisiteur sur des cartons gonflés et j'y ai découvert quantité de manuscrits qui n'attendent que le dernier coup de polissoir, et la bonne volonté du maître pour voir le jour. L'auteur ne m'en voudra pas si j'annonce dès maintenant la publication de "Ses Souvenirs de Guerre", actuellement chez l'imprimeur, et qui rendront familière une captivante personnalité littéraire, par ses notes de vie vécue, encore toutes colorées des reflets du Grand Drame, encore toutes chaudes, dirions-nous, du sang de nos soldats!

Mais "*La Gaspésie Pittoresque et Légendaire*" nous révèle aussi le talent de l'auteur sous un angle particulier; car elle est brillante et variée cete plume de mousquetaire des lettres, et dans combien de genres ne peut-elle pas s'exercer cette verve intarissable, servie par de vastes connaissances, une originale façon de juger les hommes et les choses, une extraordinaire vitalité qui donne tant de coloris à son style et à son imagination, fille de cette côte du Nord où Galibois est né, et où il a grandi, petit pêcheur de mollusques sur les grèves dorées du mystérieux Labrador.

Ce premier ouvrage permettra au lecteur de lier connaissance avec l'auteur. Nous savons bien qu'à l'annonce de ses prochains "*Souvenirs de Guerre*", plus d'un amateur de beaux livres tiendra à acquérir l'oeuvre maîtresse d'Auguste Galibois.

Edouard FORTIN

VERS LA GASPÉSIE

I L y a vingt ans de cela, par une belle matinée de juillet, le vapeur "Campana", de la Quebec Steamship Co., me laissa à Grande Grève, sur la côte sud de la fameuse péninsule, à dix milles de la ville de Gaspé, et continua sa route vers l'ouest. Il me restait à parcourir en voiture — à part Gaspé et New-Carlisle, qui sont de petites villes — les vingt-huit paroisses et villages du littoral gaspésien, échelonnés à des distances variant de six à dix milles.

Pour faire ce trajet, j'avais retenu, par lettre, les services du capitaine Ben Asselin, du Barachois de Malbaie, vieux loup de mer en rupture de ban, colosse aux épaules de fer, dans son jeune temps grand casseur de mâchoires, selon lui, mais qui à mes yeux possédait encore une bien plus précieuse faculté: celle de connaître la plupart des légendes de la côte et de les traduire avec leur couleur locale, c'est-à-dire avec la même invraisemblance dans le récit de chaque événement que dans la relation de ses prouesses.

Je profitai des loisirs que m'accordaient les hasards du voyage pour noter rapidement, un guide de James Pye à la main, la topographie de chaque lieu que je traversais; puis, cette contrée m'intéressant beaucoup, je recueillis en même temps le plus d'anecdotes que je pus, sur ses us et coutumes, sur la pêche à la morue, sur le commerce des Robin et sur l'exploitation des forêts. Ces détails, auxquels j'ajoutai quelques réminiscences d'histoire et quelques impressions diverses, sont ici transcrits sans façon et sans art.

* * *

Ces deux comtés de Gaspé et de Bonaventure, dont le littoral couvre au moins trois cent cinquante milles d'étendue, et dont la forme aux trois quarts ronde, se dessine super-

bement sur le bleu de nos cartes du golfe, seront toujours et pour plusieurs raisons un sujet d'attraction véritable pour le touriste canadien qui, venu ici une fois, désirera revoir la beauté pittoresque des sites, l'infini des horizons, la splendeur incomparable de certains points de vue. Assurément, ces beautés réveillent dans l'âme plus d'un sentiment artistique; mais le voyageur qui parcourt ce pays, les yeux attachés sur l'histoire, trouve aussi bien d'autres motifs pour charmer son cœur ou distraire son esprit.

Située à l'entrée du fleuve, et sitôt découverte, sitôt habitée, la Gaspésie, au temps des guerres anciennes, partage avec l'Acadie, Louisbourg et Plaisance, l'honneur d'avoir reçu, avant Québec, le premier choc des invasions navales de messieurs les Anglais.

David Kerk, sir William Phipps, l'amiral Walker, le général Wolfe et le grand navigateur Byron visitèrent tous à diverses époques la côte gaspésienne, et quelques-uns d'entre eux, comme Kerk, Phipps et Byron, y laissèrent même des souvenirs rien moins que glorieux.

La Gaspésie vit naître aussi les premiers efforts de ceux qui devaient greffer pour toujours la tige française sur le sol canadien: Jacques Cartier, en 1534; Champlain de Monts, de la Ralde et Pontgravé, de 1604 à 1608.

Mais, à part ces extraits de nos annales, il est un autre fait dont le souvenir vaudra toujours à cette contrée une ardente sympathie: celui d'avoir, aux jours sombres, assuré le refuge et la vie à un groupe d'Acadiens d'une cinquantaine de familles, traqués comme des fauves, l'année de la grande dispersion. Ces Acadiens, qui vivaient à Tracadie, en 1755, échappèrent, à force de privations et de misères, au sort encore plus malheureux de leurs frères de Grand-Pré, du Bassin des Mines, de l'Île St-Jean et de Port-Royal, en se réfugiant dans les bois et en parvenant à petites journées jusqu'à Carleton où, depuis, ce groupe a fait souche nombreuse, et s'est répandu sur toute la côte gaspésienne.

* * *

Un autre motif d'intérêt. Du Cap de Gaspé jusqu'à Dal-

housie, sur une distance de deux cents milles de côtes arides, bordées de récifs et de brisants, il n'est peut-être pas un cap, pas une anse, pas un îlot qui n'ait à son compte son cas lugubre de navire sombré, de goélette jetée à la côte et écrasée comme coquille de noix, de chaloupe partie, pleine de mathurins, mais jamais revenue!

Ces récits de naufrages, sur lesquels l'imagination populaire a si vite brodé une légende, seraient de nature à nous faire prendre cette côte pour un autre Maëlstrom, ou un autre Spitzberg. Mais, aussi, chez les marins, combien de naufrages inventés en plus des naufrages authentiques! Combien de pertes de vie dont le nombre s'est accru chaque jour dans la proportion des oeufs de la fable! Combien de navires, perdus corps et biens, qui n'avaient jamais été lancés! Sur le même côté purement imaginaire — et ceci est très captivant à l'audition — que de trésors longtemps cachés, retrouvés et perdus de nouveau; que de visions macabres d'un jeune officier anglais à la tête de mort, apparaissant, nouvel Aladin, avec, en guise de talisman merveilleux, un vulgaire "mineral rod" à la main! Que d'apparitions nocturnes d'une frégate en flammes, prise dans un mille d'accalmie, au milieu de l'océan courroucé!

Cette dernière légende, qui est l'épilogue fictif du massacre de la Pointe à la Batterie, me fait conclure ainsi cette entrée en matière. S'il est un coin de notre province dont l'histoire locale offre un pareil passé, il n'en est aucun où cette histoire confine davantage à l'irréel et au merveilleux. Au moment même où j'écris cette phrase, il me revient à l'esprit la terrifiante aventure de ce "Flying Dutchman" qui, tel que dans la vieille fiction scandinave, revient ici chaque année en "visite expiatoire" sur un vaisseau fantôme, sortant des mêmes chantiers que celui de Wagner, c'est-à-dire du cerveau d'un homme:

Avez-vous vu le vaisseau mort ?
Mât noir et voile rouge!
Un homme seul veille à bord,
Sans que jamais il bouge!

* * *

L'intérieur de la péninsule de Gaspé se divise en deux

parties bien distinctes. Dès l'entrée, nous apercevons dans toute son étendue une belle nappe d'eau, calme comme un lac, de vingt milles de long sur huit de large, qu'on appelle communément : Baie de Gaspé. Cette baie, que ferment au fond deux pointes de sable, en laissant entre elles, cependant, un canal navigable pour les plus gros vaisseaux, prend ensuite le nom de Bassin de Gaspé, à l'extrémité ouest duquel se trouve la ville. De chaque côté de la baie, et parallèlement, s'élèvent de hautes montagnes boisées. Au sud, ces montagnes sont d'inégales hauteurs ; petites auprès des grandes, elles n'offrent à l'œil qu'un tableau sans symétrie et sans beauté. Sur le côté nord, au contraire, elles s'étagent et se disposent en une pure ligne droite au sommet, formant un cadre harmonieux à l'établissement de Grande Grève, dont le site est d'ailleurs agréablement diversifié par des coteaux, des vallons, des arbres et des groupes de maisons.

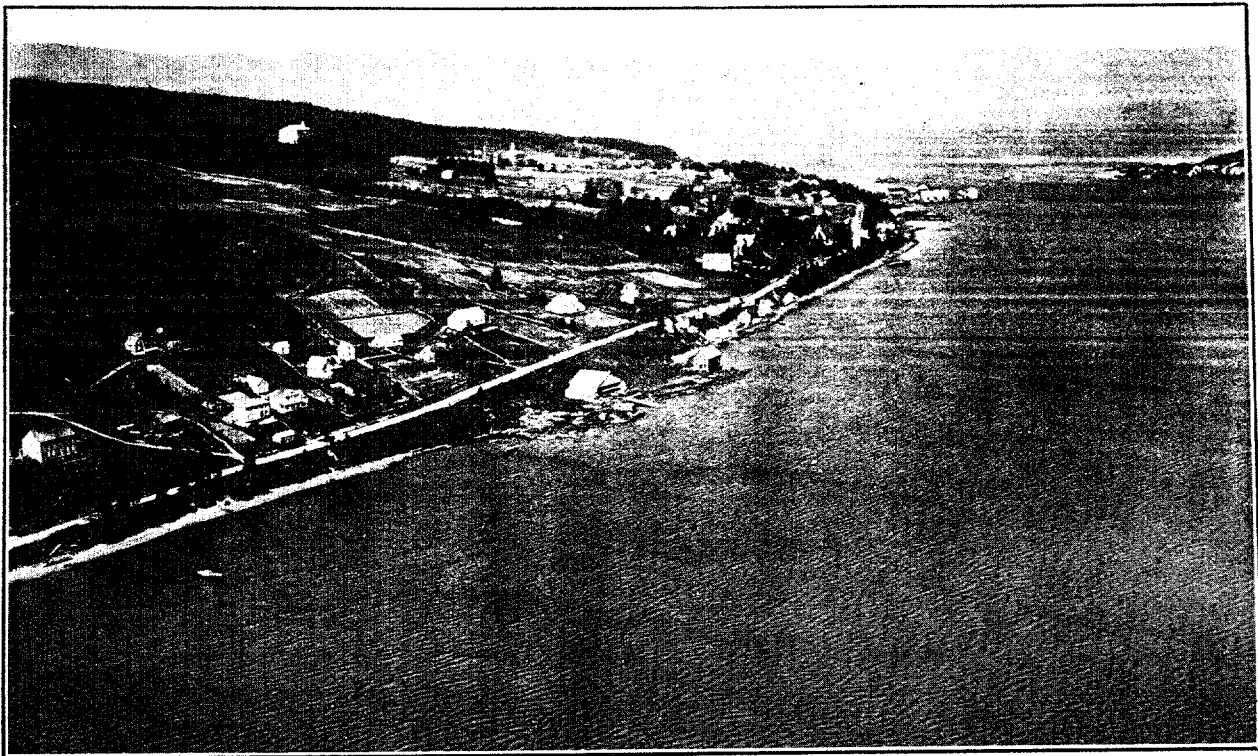
En avançant vers l'entrée de la Baie, ces belles montagnes en s'inclinant ont la politesse de se retirer de la mer, et leur base offre alors un lieu d'établissement plus commode, où se sont fondés d'importants postes de pêcheurs.

La Baie et le Bassin de Gaspé sont la gloire des marins de la côte du sud. Il n'est pas en Amérique, affirme Nicolas Denys, — et Bayfield l'admet également, — de havre plus sûr contre tous les vents, et, au dire des vieux navigateurs, Gaspé fut toujours le port de salut des vaisseaux battus par la tempête au large du Forillon ou de la Pointe St-Pierre.

“Pourvu que nous doublions le cap du Pénouil”, invoquaient en leur langue barbare les vieux marins basques dans leur angoisse, “nous sommes sauvés.” A Gaspé, protection sûre et refuge contre Éole et ses bourrasques.

La ville est bâtie sur une langue de terre située à l'embouchure des rivières Dartmouth et York, et, eu égard à sa population actuelle, couvre une très grande étendue. Cette population, dont j'ignore le chiffre exact, est d'une couple de mille âmes et composée d'éléments divers — Anglais, Écossais, Irlandais, Canadiens, Jersiais, Acadiens et Juifs se coudoient chaque jour sur les quais, sur le pont des navires ou à la buvette dans la plus étrange promiscuité, si l'on veut bien entendre par ce mot, sans le prendre en mauvaise part,

un mélange extrêmement confus de toutes les races. Gaspé est très commerçante: pied à terre usuel de la plupart des côtiers; excellent port d'expédition de bois en Angleterre; agglomération de sociétés de pêcheries dont les plus importantes sont Robin, Jones & Whitman, A. & R. Loggie, qui ont leurs bureaux ici; il ne manque à cette ville qu'un chemin de fer de l'intérieur pour accroître son commerce de bois et lui donner un élan inconnu jusqu'ici. Quand ce chemin sera construit et que Gaspé recevra, comme port de mer le plus rapproché, tout le bois de cette riche région, je ne vois pas pourquoi elle n'ambitionnerait pas sous ce rapport les plus belles destinées.



Un des splendides panoramas de la Gaspésie.

UNE RANDONNÉE AVEC LE CAPITAINE BEN



'EST à Gaspé, à l'hôtel Morin, que je connus Ben, mon automédon, dont j'ai parlé et qui devait être pour moi le plus beau type de Capitaine Fracasse et de Tranche-Montagne qui m'ait jamais été donné de rencontrer. A peine eût-il ouvert la bouche, j'avais compris qu'il n'était pas un homme ordinaire. A l'entendre, dans sa prime jeunesse, il eût pu également bien délivrer le Saint-Sépulchre, ou rançonner le Saint-Père, comme Duguesclin à Avignon. Pendant trente ans, il avait semé la terreur parmi les équipages hétérogènes qui fréquentaient la rivière et le golfe à cette époque, et trois saisons consécutives en Angleterre et aux Indes l'avaient rendu célèbre pour sa force physique et son courage. Un soir, à Liverpool, il avait tué d'un "swing" formidable un matelot suédois, champion des assommeurs de son pays. Son bras "mortel" ne s'était d'ailleurs jamais abattu qu'une seule fois sur le même homme. A Sheldrake, il avait tellement rossé son capitaine, que celui-ci, mourant, avait envoyé le diable à ses trousses!... Vous avouerez-je que ce soir-là je m'en suis payé un... voyage à Tarascon!

Le lendemain, au petit jour, nous traversions en bac, Ben et moi, l'étroit passage de Sandy-Beach jusqu'à l'embouchure de la rivière St-Jean, au delà de laquelle nous apercevions Douglastown, son terrain inégal, rocheux et montueux. Un autre effort nous amenait aux pieds de ces côtes, non sans avoir passé un second barachois et patienté longtemps après la barque à Caron, nautonnier de ces rives.

Enfin nous atteignons Douglastown, après avoir admiré, au passage de Sandy-Beach, une belle et grande église protestante et de coquettes villas, cachées par de nombreux taillis ou bâties au pied des caps, comme des nids d'hirondelles.

Le site de Douglastown fut choisi en même temps que

New-Carlisle, en 1770, pour l'établissement des "United Empire Loyalists", colons américains demeurés loyaux sujets de Sa Majesté George III, et qui, au contraire du jeune virginien Henry, ne crurent pas que la liberté politique de leur pays valut le risque de leur vie. Au cri de "Give me liberty or give me death!" ils répondirent par l'abandon de leurs fermes et la fuite au Canada. Evitant par ce départ l'enrôlement obligatoire, ils vinrent quinze ans après l'outrage de Grand-Pré demander aux côtes acadiennes le morceau de pain que peut-être, au Maryland ou en Virginie, on avait refusé aux pauvres déportés de l'Acadie. Douglastown n'est une ville que de nom; le seul édifice public étant l'église catholique. Ses chemins sont cependant disposés comme des rues et des avenues, et démontrent qu'on avait, lors de son établissement, fondé sur ce poste de grandes espérances. Espoirs déçus!

Le fondateur Douglas est mort ruiné pour avoir si bien choisi le sol, et les descendants de ses colons "loyalists" sont presque exclusivement devenus des pêcheurs de morue, tout comme aux autres postes de moindre frais d'installation!

Après le déjeuner, pris hâtivement chez le député provincial, M. Kennedy, qui fait ici un florissant commerce, nous filons sur une route élevée qui ceinture cette côte jusqu'à Chien Blanc, qu'on appelle aussi Seal Cove. A peine avions-nous quitté de vue le bassin de Gaspé que Ben, mis en humeur par son coup d'appétit que peut-être il avait pris double, recommença la série de ses gasconnades, qu'il terminait toujours par cet orgueilleux épiphonème, devenu quasi machinal avec l'âge, qui souvent fait d'une simple habitude une manie inconsciente et incurable: "By Gosh! I was a man when I was young!"

Le récit d'un baril de cuivre porté par Ben, dans ses bras, sur le parcours de quinze cents verges, d'un quai de bois auquel ses bottes de marin creusaient à chaque pas des alvéoles de deux pouces de profond, — et bien d'autres tours de force semblables, — nous eut bientôt amenés à Chien Blanc sur une falaise d'où Ben m'indiquait de la main les lieux de naufrages sinistres, avec la même exubérance imaginative, mais avec, semblait-il, plus de véracité. "Ici a coulé à pic le

Chose, chargé de bois, dix-sept hommes noyés sous mes yeux, la première année que je vins ici. Là-bas le Machin, un morutier, a sombré en cinq minutes. Huit hommes noyés." Prêtant une oreille distraite, je regardais vers le large, loin de ces écueils à fleur d'eau auprès desquels se sont englouties véridiquement beaucoup d'existences utiles depuis trois cents ans; où tant de suprêmes adieux à la vie retentirent après tant de déchirants cris de désespoir; où un si grand nombre de cadavres n'eurent d'autre linceul que l'écume de la vague en furie... Je regardais obstinément plus loin afin de voir si un point quelconque m'indiquerait le lieu même où se livra pour la défense du drapeau fleurdelisé le premier combat naval de notre histoire. Rien! Rien pour indiquer que le 8 juillet 1628, Roquemont, avec ses trois vaisseaux, rencontra au large de cette pointe, là-bas, quelque part, David Kerk, — le rénégat de Dieppe, devenu amiral anglais, — qui en avait cinq. Rien pour indiquer que le brave Roquemont tira avant de se rendre son dernier boulet, ses plombs de lignes, les chaînes de ses ancres dont il avait pu rompre les anneaux de fer, les couteaux, les marteaux de son équipage, enfin tout projectile ayant, sous l'action de la poudre, une valeur meurtrière quelconque! Rien pour évoquer ce combat héroïque; je ne vois que la mer calme et limpide où la nue se réfléchit avec ses multiples et changeantes figures!

Dans l'après-midi, nous quittons Seal Cove et ses funestes écueils pour nous acheminer rapidement vers la Pointe Saint-Pierre, le poste le plus avancé de longitude est, et que j'avais grande hâte de visiter. Le temps se maintenait au beau. Nous y arrivons à la tombée du jour, et tout de suite je vais voir sa plage caillouteuse, sur laquelle des centaines de vignots placés en rangées régulières sont couverts de morues sèches, pilées à hauteur d'homme.

Toujours de la morue! Toujours de la morue!

"Par les yeux et par les narines, par la langue et par la "gorge, aussi bien que par les oreilles", écrivait il y a quatre-vingt-dix ans l'abbé Ferland, "vous vous convaincrez bientôt "que sur la côte gaspésienne la morue forme la base de la "nourriture et des amusements, des affaires et des conversa-

“ tions, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais dire de la société elle-même.”

Par les narines!... Ainsi donc le spirituel historien ne fut pas même, au grand dommage de son nez, exempt des aromes subtils que dégage ce trésor des eaux du golfe! Il a dû s'en souvenir longtemps après!

Sur ces belles plages que la mer ne lave entièrement qu'aux grands vents de l'automne, sont jetées en été des milliers et des milliers de têtes et de foies de morues qui sèchent et pourrissent au soleil, en répandant autour d'elles une émanation infecte qui pénètre tout, imprègne tout, mais s'attaque d'abord aux narines! Ce n'est pas de la bergamotte. Condillac, qui sans doute avait lu les curieuses pages de Sterne sur la suggestion des odeurs, aurait ici trouvé le sujet d'un chapitre entier sur l'éveil de l'intelligence par les sensations de l'appareil olfactif!

Sans ~~me~~ ^{me} moquer de Condillac et des savants, moi, si je devenais des leurs, j'étudierais, certes, les rapports qu'il y a entre les sensations du flair et l'éveil de la mémoire, sinon de l'intelligence. Car devant les vagues odeurs salines qui nous arrivent avec la mer du large, je me rappelle soudainement les plages sablonneuses du Labrador, où je suis né et que j'ai quittées encore enfant.

Et comme tout se lie et se tient dans la vie, le nerf olfactif du même coup réveille en moi tout un essaim joyeux de mes plus jeunes souvenirs, profondément endormis depuis cette époque charmante où, non seulement enfant déserteur, je courais les grèves, mais aussi, encore long comme le bras, je traversais les plaines humides de l'île Sainte-Marie, un bout d'aulne à la main, tentant par mes cris et des bonds qui me semblaient prodigieux avec mes petits pieds de trois pouces, de chasser loin des collines les courlis, les corbijeaux et les pluviers dorés, mangeurs de graines noires! Tout se lie et se tient dans la vie. Je le jure sur ton âme selon toi absente, ô Condillac: c'est la puissance évocatrice du museau!

Mais trêve de digression sur la connaissance de soi-même!

La Pointe St-Pierre est l'un des meilleurs postes de pêche de la côte, et plusieurs établissements importants font ici un commerce considérable et lucratif. MM. Fauvel, LeGros

et Le Marquand expédient beaucoup de poisson séché au Brésil, en Espagne ou en Italie et vendent leur morue de choix (la morue verte, grosse) en Angleterre ou au Canada. La Pointe St-Pierre, avec la fantastique petite île du Plateau, en face, est extrêmement pittoresque pour le touriste qui, en steamer, la voit du large. Sir James Lemoine lui doit, au point de vue du style descriptif, une de ses plus belles pages, que je traduirais en entier, si j'avais le livre sous ma main, ou que je donnerais ici de mémoire, si je croyais pouvoir lui rendre justice.

Le lendemain nous revenions de la Pointe St-Pierre au petit trot, quand après avoir passé Belle-Anse, où se trouve l'établissement des Robin, le plus impressionnant point de vue de toute la Gaspésie surgit tout à coup. La température était délicieuse; une légère brise nous apportait de la forêt ses mille parfums balsamiques, auxquels se confondaient les senteurs subtiles des algues marines. L'atmosphère était pure et sereine. Devant nous, dans toute sa majesté se dressait

Comme une pierre au milieu d'un kromlech,
Comme Samson parmi les enfants d'Amalech!

à la limite extrême de deux chaînes de montagnes, le mont Sainte-Anne. C'est un géant parmi les géants et les riches rimes de Victor Hugo lui conviennent assurément. Pour compléter le tableau, la chaîne des monts Sainte-Anne, voici le mont Joli, la Table à Rolland et le Rocher Percé à demi-visible. J'ouvrais mes yeux grands devant cette curiosité géologique dont je n'apercevais alors que la moitié, et j'avais hâte de contourner ce colossal bloc de terre rouge et de calcaire pour voir le Rocher Percé de plus près.

Avant d'atteindre le pied de cette montagne énorme, nous avons à parcourir quatre milles sur un barchois de sable, qui ferme l'entrée du bassin de Malbay. Le village, qu'on appelle St-Georges de Malbaie, est bâti au fond d'une autre belle grande nappe d'eau, située entre Percé et la Pointe St-Pierre. Le havre n'est accessible qu'aux goélettes de peu de tonnage, à cause de la sempiternelle barre de sable, mais la baie peut donner refuge à vingt navires de guerre, et les protéger contre tous les vents, sauf le vent d'est franc.

Amateurs de chasse et de pêche! Voulez-vous enfin connaître l'Élysée des Nemrods? C'est ici. C'est ce fameux barachois où à certaines heures du jour vous pourrez tuer de tous les gibiers en abondance, sans trop vous déranger: goélands, mouettes, canards-eider, sarcelles, kakaoui, ce canard de Terre-Neuve, macareux au nez rouge, ce lapin ailé du comte Dufferin.

Tous ces oiseaux à certaines heures viendront se réfugier sur le rez-de-chaussée; si vous n'avez pas de fusil, apportez un bâton. Du moins, c'est le conseil que vous donne Ben; mais peut-être pêche-t-il pour sa paroisse! Truites et saumons sont pareillement en abondance.

Enfin, après deux longues heures passées à moudre du sable, nous voilà au pied des "falls", à un petit poste qu'on nomme Coin-du-Banc, et tout de suite nous commençons notre périlleuse ascension. A chaque détour de cette montée sinueuse, dans cette gorge où les mauvais chemins serpentent affreusement, par l'imprudencé de mon aveugle automédon, nous courons le risque d'être précipités au fond des ravins, dont la hauteur s'accroît à mesure que nous avançons.

Je viens de dire que Ben était aveugle... Cela serait vrai s'il n'avait eu la meilleure vue du monde. Comment cela? comment être aveugle avec de bons yeux? Simplement parce que, certain hiver, Ben s'était gelé les deux paupières complètement et, le nerf s'étant relâché, elles lui étaient toutes deux descendues sur les yeux. Ayant à choisir chez l'oculiste, — qui voulait resaisir le nerf mort et le fixer, — entre deux yeux toujours ouverts ou deux yeux toujours fermés, il avait préféré le statu quo pour ne pas effrayer sa femme la nuit! D'ailleurs, ça n'aurait pas été convenable d'avoir toujours forcément sur une femme le regard fixe d'un hibou! Pour voir un peu, le bonhomme se renversait en arrière et en dépit de son infirmité conduisait son cheval à une allure vertigineuse. Entraîné, je suppose, par le souvenir des nombreuses victimes sacrifiées sur les quais de Liverpool, par son coup de poing formidable, vingt fois il faillit me précipiter dans l'abîme au cri de: "By Gosh! I was a man when I was young."

RÉMINISCENCES

E

ENFIN, après quatre heures de trajet, nous atteignons les hauteurs du chemin, sur la crête du Mont Joli, à la base de la Table à Rolland. Le Rocher de Percé se présente tranquillement à nos yeux et, des huit cents pieds d'altitude où nous sommes, il ressemble à un navire démâté. Les maisons du village nous apparaissent ridiculement petites : de minuscules boîtes carrées. Au large, l'île Bonaventure donne l'illusion d'une baleine endormie sur la surface des eaux. A mesure que nous avançons sur le versant du Mont-Joli la perspective change graduellement ; le Rocher se montre de côté un peu et nous apercevons l'arche et cet étrange monolithe pointu que Faucher de Saint-Maurice, narrateur expressif, comparait fort justement à une sentinelle qu'on a oublié de relever et qui continue, malgré la tempête, de veiller sur la porte d'une ville déserte.

Il était déjà tard quand j'arrivai au village ; mais, la soirée étant belle et fraîche, je sortis pour examiner la base du mont Sainte-Anne. A sept heures, le soleil brillait encore au-dessus du Mont-Joli et colorait vivement la mer des chatouillements irisés du cobalt. De grands jets de lumière couraient comme des fusées sur ces caressantes vagues où se berçaient mollement les barges de pêche ancrées dans l'anse du nord-ouest. La brise cependant venait de s'endormir, et l'océan, au loin, par un curieux effet du couchant, m'apparaissait tantôt blanc comme l'acier poli, rouge comme une lame de cuivre, ou vert comme l'herbe des champs.

Mais mon pas hâtif m'eût bientôt amené au pied des énormes falaises du géant : je ne saurais décrire l'impression ressentie. La nature prend ici un aspect de grandeur des plus imposants. D'un seul bond hardi, le mont Sainte-Anne, plus droit que le Cap Diamant, jaillit de la mer et s'élève jusqu'à la hauteur remarquable de douze cent trente pieds.

Le sommet est plat comme une table et justifie son appellation; mais le côté nord est tellement à pic qu'il n'offre à sa base aucun passage pour les voitures ou les piétons, encore moins pour un chemin de fer.

Quand je revins de là je me pris à réfléchir aux moyens qu'allaient prendre les promoteurs du chemin du littoral pour franchir, en amont ou en aval, cette chaîne de montagnes colossales qui fait de Percé une ligne naturelle de démarcation entre Gaspé et la Baie des Chaleurs. Depuis la question a été résolue, au prix d'efforts et de frais considérables.

Quand j'arrivai à la maison, le soleil était bien près de se coucher; mais le canard sauvage au plumage gris promenait encore son embonpoint sur la plage déserte; le goéland, au large, faisait la sieste, en baignant sa fale dans les imperceptibles ondulations des vagues: ces oiseaux jouissaient comme l'homme des dernières lumières du jour.

Percé, qui a différentes époques a vu s'abriter sous ses falaises ceux que la reconnaissance nationale appelle "les pères de la colonie": Jacques Cartier, Champlain, Montmagny, de Tracy, Frontenac, d'Iberville et Charlevoix l'historien, n'a pas toujours reçu la visite de gens aussi sympathiques. Il fut même, en 1690, le théâtre du plus grand méfait de ces temps belliqueux.

Phipps, que Guillaume d'Orange venait de confirmer dans son titre d'amiral et de chef d'escadre, remontait prudemment, au mois d'août de cette année, le golfe Saint-Laurent d'où, avec ses vellétés de conquérant, il devait chasser, sinon exterminer à jamais, jusqu'au dernier de ces "damned Frenchmen". On sait quelle réception l'attendait à Québec; quelle fière réponse allaient lui donner Frontenac, Sainte-Hélène et de Maricourt avec leurs canons, de Longueuil et DuChesnay avec leurs miliciens; mais ce que l'on sait beaucoup moins, c'est qu'à la fin de ce mois d'août, 1690, deux frégates détachées, sur son ordre, de son escadre et portant le pavillon français, vinrent prendre à l'improviste les malheureux habitants de Percé.

"Après avoir", écrit Faucher de Saint-Maurice, d'après les rapports des RR. Pères Jumeau et Chrétien Leclerc, rapports qu'il n'a fait que transcrire littéralement... "après

“ avoir amariné cinq navires de pêche dont ils s'emparèrent
 “ d'ailleurs facilement, une partie de l'équipage descendit à
 “ terre et y passa huit jours à piller, ravager et brûler tout
 “ ce qui appartenait aux malheureux habitants du pays. Le
 “ commandant anglais avait installé un corps de garde dans
 “ la petite église du Père Jumeau, et tandis que leurs cama-
 “ rades s'amusaient à promener la torche partout, ces braves
 “ soldats tournèrent leur fureur contre les tableaux de l'église
 “ et, s'en faisant une cible, ils tiraient cent cinquante coups
 “ de fusil sur les images de la Sainte Verge et de Saint Pierre,
 “ pendant que leur officier avait soin de nasiller pieusement :

“ Sancta Maria, ora pro nobis.

“ Sancta Petre, ora pro nobis.

“ Le soir venu, ces brûleurs de maisons et ces pourfendeurs
 “ d'images buvaient dans le calice sacré des rasades au Prince
 “ d'Orange et ne se couchaient guère qu'après avoir arrêté
 “ quelle serait la plaisanterie qui égayerait le lendemain.”

Celle du dernier jour fut unanimement considérée comme la plus spirituelle; et ce fut le plus vieil officier qui a gardé, avec Phipps, tout le mérite devant l'histoire.

“ Le commandant”, écrivait à cette époque le missionnaire desservant (c'est le Père Jumeau, dont j'ai ici la lettre reproduite par l'abbé Ferland, — Faucher ne le nomme pas), “ le
 “ commandant pour se distinguer autant par ses impiétés
 “ qu'il l'était par son caractère, se revêtit de la plus belle de
 “ nos chasubles et, par une ostentation aussi vaine que ridicule,
 “ se promenait sur la grève avec le soleil d'argent qu'il avait
 “ fait attacher sur son bonnet, obligeant par mille paroles
 “ ses camarades de dissolution à lui rendre les mêmes révé-
 “ rences que les catholiques rendent dans les processions
 “ solennelles au Très Saint-Sacrement de l'autel. Ils ache-
 “ vèrent enfin toutes ces impiétés par une cérémonie aussi
 “ extraordinaire dans sa forme, qu'elle est extravagante et
 “ abominable dans toutes ses circonstances. Ils prirent les
 “ couronnes du Saint-Sacrement et de la Sainte Vierge qu'ils
 “ posèrent sur la tête d'un mouton, lièrent les pieds de cet
 “ animal, et l'ayant couché sur la pierre consacrée du Maître-
 “ Autel, ils l'égorèrent et le sacrifièrent en dérision du sacri-

“ fice de la Sainte Messe pour remercier Dieu — à ce qu'ils
 “ disaient—des premiers avantages remportés sur les papistes
 “ de la Nouvelle-France.”

Faucher continue en disant que la messe terminée on hacha avec le sabre tout ce qui restait debout dans la chapelle, puis l'ordre du rembarquement fut donné, et ces preux allèrent rejoindre leur amiral, auquel ils racontèrent avec force détails les bonnes farces et les grands coups d'estoc de leur périlleuse expédition contre les hérétiques français du golfe Saint-Laurent.

Si l'omission est une erreur, Faucher se trompe ici, car ces braves iconoclastes ne laissèrent pas debout les quatre pans de la petite église. Le Père Jumeau écrit clairement qu'elle fut par eux réduite en cendres de même que celle de la mission de l'île Bonaventure.

Wolfe — qui ravagea soixante-dix ans plus tard les bords du Saint-Laurent, de Gaspé jusqu'à Lévis sur la côte du sud ; et de Tadoussac jusqu'au Château-Richer, sur la côte du nord, en n'oubliant aucun village, aucune localité importante,—fut cependant plus respectueux du culte d'autres chrétiens comme lui. Il ordonnait qu'on ne touchât pas aux églises, je crois, et à Saint-Laurent, île d'Orléans, voici exactement comment il se conduisit. Trouvant sur un poteau un placard mis en évidence par le curé où on lui demandait de respecter l'église, il acquiesça et rebroussa chemin presque aussitôt sans incendier les maisons, comme il faisait généralement faire à ses subalternes.

* * *

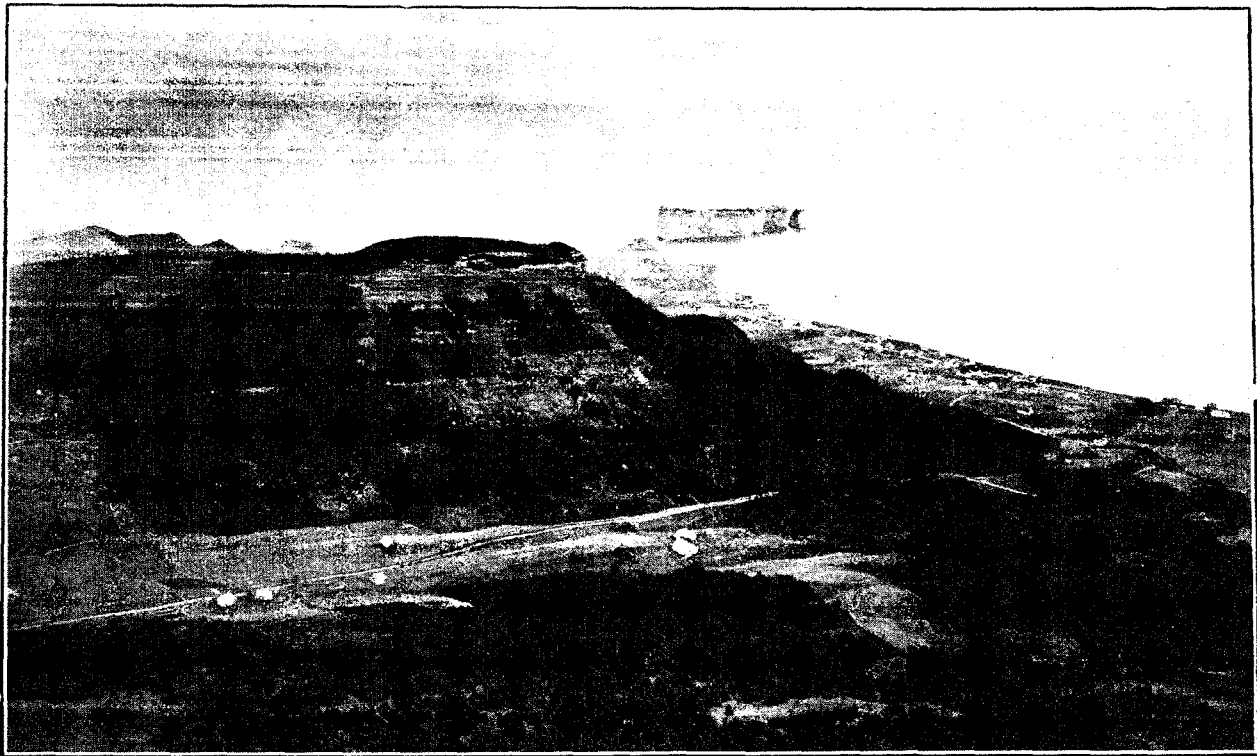
Percé a perdu le souvenir de ces époques belliqueuses, de même que celui d'une période plus rapprochée de nous où la piraterie du capitaine Duval, le Jersiais, venait en contact immédiat avec d'autres industries plus honnêtes. Pierre Duval, qui sans doute, par anachronisme, possédait encore son brevet de corsaire en bonne et due forme, vivait ici sous la protection des lois anglaises au commencement du siècle dernier, à l'époque où la marine marchande française n'avait guère plus, depuis Trafalgar, d'autre moyen de défense que la vitesse de ses vaisseaux. A la fin du premier empire

français, le vieux vampire, — sans se créer, comme Gamache, une réputation maintenant devenue légendaire de sorcier démoniaque, — le vieux vampire, dis-je, détroussa cependant nombre de navires français, égarés sans canons dans ces eaux dangereuses. Mais, finalement, vers 1820, la mort, mieux armée, a su mettre à son tour le cap sur le vaisseau du vieux pirate qui sombra dans l'océan de l'éternité, avec son pavillon noir et le mérite de ses bonnes oeuvres!

Cette pieuvre humaine avait élu domicile à l'île Bonaventure et vivait, paraît-il, en rapport d'amitié avec le lieutenant-gouverneur de Gaspé, Francis LeMaître, auquel il payait des droits élevés sur ses prises, et qui venait d'être nommé par la couronne anglaise "Surintendant des pêcheries du Labrador". LeMaître, ainsi que son prédécesseur Nicolas Cox, et son successeur Forbes, menait alternativement ici et à New-Carlisle une vie de grand seigneur, bien titré et bien payé.

Un quart des habitants de Percé s'occupe maintenant d'agriculture, quoique la pêche soit encore abondante. Le sol est fertile.

Cette fertilité du sol au pied de ces hautes montagnes est sans doute due aux ruisseaux nombreux qui en descendant forment de riches alluvions, pénètrent profondément dans la terre, et préviennent toute grande sécheresse. Il en est ainsi d'ailleurs de Carleton, où le sol est bien fourni d'eau, à la base des monts Tracadigetche.



La côte gaspésienne et le rocher Percé.

LÉGENDE ET HYPOTHÈSE

U

NE distance de huit milles nous sépare, ce matin brumeux, de Percé à l'Anse-à-Beaufils, à laquelle les Anglais ont donné le nom de Cape Cove; ce trajet est bientôt parcouru. Après nous être un instant arrêtés à l'établissement Baker, nous nous hâtons, avant la pluie et la tempête qui toutes deux s'annoncent par de fortes rafales dont les effets immédiats sont un nuage tourbillonnant de poussière aveuglante, de visiter ce lieu inoubliable pour moi où, après deux cents ans, on retrouve encore, à vingt pieds au-dessus de la plus haute marée, les vestiges du "nauffrage anglais": Le Cap D'Espoir.

Cap D'Espoir, disent les Français; Cap Despair, traduisent les Anglais, sans que personne ne fasse remarquer que ce sont là deux antonymes. Faucher se sert du premier, mais l'abbé Ferland écrit carrément Désespoir, en ajoutant que seul ce qualificatif convient à cette sinistre falaise dont la légende merveilleuse est un mélange d'incantations et d'épouvante.

D'après cette légende, c'est sous ce cap fatal que les courageux enfants des flots sont... (ô image de la vie!) attirés par les mystérieuses mélodies des sirènes, et par elles engouffrés aussitôt; c'est contre cette sombre falaise que la mer, en se brisant dans son ressac vengeur, jette en sourdes imprécations les derniers cris de ses naufragés; c'est sur ces récifs que la mort aux heures indécises du crépuscule, dans un suaire blanc, se promène et compte en ricanant ses victimes... Je n'en finirais pas.

Dans les mirages de l'Anse-à-Beaufils, épilogue enfin la tradition, il arrive que le voyageur attardé sur la falaise voit venir vers lui un sombre vaisseau de guerre couvert de canons et manoeuvré sur la mer phosphorescente par un nombreux équipage. Quoiqu'il ne vente pas, une vague énorme le rapproche de plus en plus des écueils menaçants. Soudain, le pilote sent son bras arrêté par une main invisible; une

forme blanche, dans l'insubstance des fantômes, s'est glissée jusqu'à ses pieds, s'est tout à coup substituée à lui au gouvernail et le navire évite l'écueil. Mais aussitôt la vague revient, le reprend, le roule, le porte sur sa crête et, dans un élan suprême, le jette tout entier, mais vide et démembré, sur les hauteurs du Cap D'Espoir. Tout s'évanouit; c'est le naufrage anglais dont les débris peuvent encore se voir aujourd'hui.

Maintenant, à part la fiction, si vous désirez connaître l'origine véritable de cette étrave vermoulue, je vous offrirais en quelques phrases l'hypothèse la plus probable sur sa provenance. C'est en 1711 qu'eut lieu ce naufrage fameux, et cette année-là même, au mois de juillet, Walker qu'attendait de toute éternité, pour me servir d'un mot célèbre, le sinistre de l'Île-aux-Oeufs, croisait dans le golfe au large de Gaspé, lorsqu'il perdit de vue son vaisseau d'arrière-garde, le "Feversham", — (36 canons et 200 hommes) — qui ne revint jamais.

Quelques jours après, une effroyable tempête jetait à la côte, sur le nord, une moitié de sa flotte. Selon l'abbé Ferland et Faucher de Saint-Maurice, le "Feversham" et son équipage n'auraient pas eu d'autre sort, sur le cap Désespoir, que celui des huit gros vaisseaux et des douze cents soldats de la reine Anne, sur les brisants de l'Île-aux-Oeufs.

La nuit l'aurait jeté à la côte... que dis-je... "projeté" dans l'air, selon Faucher, jusqu'à vingt pieds au-dessus des plus hautes marées du printemps! Devant cette hypothèse un peu semblable à la fiction, je demeure, moi, d'une incrédulité profonde! Quoi! ce navire aurait été ainsi lancé en avant par la force combinée des tritons et des nymphes. Quoi! quelque autre dieu marin l'aurait par hasard embroché sur son trident funeste et, lui faisant décrire une trajectoire, lancé au bout de ses bras à la façon dont ces bons Gaspésiens jettent leurs poissons sur les "chafauds" branlants! J'imagine, un peu, le vieux Neptune, hirsute et mal peigné, la face épanouie, riant dans sa barbe et clignotant d'un oeil sous l'éau, pendant qu'il émerge l'autre un brin pour calculer sur le roc le résultat de l'effort de ses nerfs!

Quand bien même j'écrirais comme ce Gascon de Faucher, "la mer remuée par le vent jusque dans ses plus noires pro-

fondeurs", l'hyperbole ne prouve rien. La mer, que diable! n'a jamais ailleurs révélé qu'elle eût, à l'instar des anciens catapultes de Simon de Montfort, une telle capacité de projection! En face de ce dernier vestige, mon opinion à moi, c'est que les marées du golfe et de la Baie de Fundy sont moins hautes à présent qu'elles ne l'étaient il y a deux siècles. Les géographes, les géologues répondront là-dessus ce qu'ils voudront. Je voudrais bien les voir à présent les soixante-quinze pieds de marée de la Rivière-aux-Pommes; les quatre-vingt-dix pieds de Schubénacadie; les cent cinq pieds de marée d'Annapolis.

* * *

Ceux qui, dans leur jeunesse, ont, dans les Mille et une Nuits de Galland, lu les merveilleuses aventures de Sindbad-le-Marin et qui se rappellent encore le péril couru par le grand voyageur de Bagdad, en côtoyant, sans la connaître, la fameuse montagne d'aimant, trouveront peut-être quelque analogie dans l'inexplicable phénomène dont le côté poétique a donné naissance à la légende des sirènes enchanteresses, et qui s'accomplit parfois, en temps de brise, devant le Cap Désespoir. Dans la fiction orientale, le funeste promontoire attirait à lui les clous de fer des navires qui, aussitôt, se démembrant, coulaient à pic. Ici ce sont deux vents contraires, le nord et le sud-ouest, qui au même moment soufflent en tempête et font venir à la fois, sous les yeux des riverains habitués à ce prodige, de deux côtés opposés — de la Baie des Chaleurs et de la Pointe Saint-Pierre, — deux vaisseaux vent derrière et voiles en ciseaux! Mystère des décrets d'Éole! Lorsque s'approchent ces voiliers, il faut bien qu'un des deux vents l'emporte sur l'autre et le repousse, mais, plus généralement le vaisseau se voit forcé de border ses voiles et de louvoyer vers le large pour éviter le "refoul" en biais des ondes bouillonnantes et l'attraction fatale du Cap-aux-Sirènes, où sans cela il irait s'écraser. Aussi, ce sombre promontoire eut-il toujours une réputation sinistre. Il n'y manque vraiment qu'une apparition de Satan pour en faire un lieu d'évocation infernale comme dans Faust ou Manfred, ou mieux encore, comme dans les récits de l'ancienne Armorique. Mais le diable

jusqu'ici a gardé ses visites pour la Pointe-à-Maquereau et le Cap-Noir!

* * *

—“Fouettez, Ben! Fouettez, fouettez fort, voilà la pluie!” Et mon Tartarin, nullement revenu des frayeurs secrètes éprouvées sur la falaise à la pensée de ce fantôme en toile blanche qui erre ainsi le soir en ricanant sur les noirs cailloux de la grève, tenant d'une main le sablier du Temps, pendant que de l'autre il retient mollement son humide linceul sur ses os décharnés, Ben, anxieux sans doute de chasser cette évocation troublante, de fuir ce lieu funèbre, se mit à cingler son cheval comme si la peur de l'orage n'avait pas été sa seule préoccupation. A la suite d'une impression trop forte, il traversait, à ce que je crus, une de ces heures oppressives où le souvenir, reflux bienfaisant parfois, mais si amer en d'autres temps, ramène au coeur de l'homme tout ce qu'une vie de soixante et quinze ans peut avoir conçu d'angoissant sur l'avenir suprême. Était-ce le remords? Était-ce la crainte? Était-ce, si vous aimez mieux, la nullité de l'espérance? Je ne sais. Mais cet homme, compagnon d'un jour, était profondément absorbé par les mouvements de son âme. Après avoir tourné un coin de route en pente raide et payé à Bacchus un léger tribut, prétexté sinon justifié par la pluie battante, et avoir fouetté rageusement sa bête, il se mit soudain à invectiver les rares piétons, pêcheurs qui de la plage remontaient vers leur demeure. J'entrevis aussitôt chez lui cette nécessité absolue de sortir de ses gonds, cet impérieux besoin d'une réaction subite qu'il cherchait à créer en lançant son esprit, autre cheval indompté, à travers champs et monts afin de désarçonner sa chimère. Je respectai ce trouble fébrile; puis tout à coup, me rappelant cette remarque que l'on me fait d'imaginer trop d'hypothèses sur ceux que j'analyse, je me pris à rire consciencieusement de moi-même en murmurant avec incrédulité: — “C'est le matelot suédois tué d'un swing!”

A l'allure avec laquelle nous marchions, le cheval blanc d'écume, je n'eus que le temps d'observer que de la Petite-Rivière à la Grande-Rivière, distance de sept milles, le terrain

est bas, égal; que la route est des deux côtés bordée de jolies maisons blanches bâties en ribambelles; lesquelles, si j'en juge par un rapide coup d'oeil, sont remplies de Gaspésiennes non moins jolies et non moins blanches, à moins toutefois que je n'aie entrevu sous la pluie qu'une "rougeaude" meunière, ou une jeune boulangère, à son travail. C'est ainsi que nos idées aux antipodes (cela advient toujours de même entre compagnons de route: Don Quichotte et Sancho Pança!) nous arrivâmes abîmés d'eau à Grande-Rivière, chez M. Carbery, où nous devions passer le dimanche.



Percé, P.Q. from the west

15

Village de Percé et son fameux rocher.

UN PEU D'ÉCONOMIE POLITIQUE



RANDE-RIVIERE n'est de nulle façon une paroisse banale, et, pour n'avoir aucun cap à l'aspect rébarbatif, son site est très agréable. Les montagnes hautes et drues, mais situées à l'arrière-plan, permettront à cet établissement déjà remarquable de devenir une belle et grande ville carrée quand le temps sera venu. Elle possède à l'heure actuelle une vaste église, la plus grande du comté de Gaspé. Sa population considérable vit relativement dans l'aisance; la culture et la pêche, entreprises à la fois par la plupart des Acadiens et des Canadiens qui, ici, ont de nombreuses familles et de vigoureux "gars" pour toute besogne opportune, leur assurent plus ou moins, selon leur énergie, un revenu suffisant. Le sol est très fertile.

Lorsqu'elle fut érigée en seigneurie en 1697, par le comte de Frontenac, sa population exploita dès lors — le fait est remarquable — le double hasard de la pêche journalière et du rendement de leurs terres. D'ailleurs, sol fertile, fécond, excellent... je n'aurais vraiment qu'à changer ces épithètes l'une pour l'autre pour peindre à chaque endroit l'état des labours, entre Grande-Rivière et Paspébiac, exception faite pour une partie des Pabos et pour les huit milles de la Pointe-à-Maquereau.

Le sol, en général, en sa qualité de terres noires, basses et bien fournies d'eau, "well watered", comme disent les Anglais, serait de nature à faire mourir de joie bien des cultivateurs de St-Irénée ou des Eboulements, bonnes gens qu'on pourrait qualifier, à l'instar des géographes français parlant d'une ville riveraine: laboureurs-sur-côtes!

Cependant il faut que je précise: ces terres si productives en deçà de Percé, qui sans être remuées aux entrailles donnent, dès les premiers essais, un rendement heureux, n'ont jamais de la part des Gaspésiens reçu le travail sérieux qu'elles

auraient mérité et payé largement. En résumé, sauf à Grande-Rivière, à Hopetown, à Port-Daniel, et les essais infructueux de Douglastown, dont l'aridité du sol est l'exception nécessaire, l'agriculture n'a pas cinquante ans d'existence dans ce pays. J'exprimais à un homme d'esprit l'idée que le goût de la culture y est peu développé pour la raison bien claire que cette contrée possède deux industries rivales qui tour à tour se sont disputé réciproquement les bonnes volontés. En basant ses espérances sur l'avenir, cet homme instruit me répondit évasivement que la Gaspésie dans le passé a, comme contrée agricole, souffert à la fois d'une coercition féodale, d'un préjugé commun et stupide contre la culture, et par suite de l'ignorance des richesses arables de son sol.

“ Pendant soixante ans, de grands négociants ont ici, sous les yeux d'un gouvernement débonnaire, tenu en servage la plupart de leurs tenanciers qu'ils forçaient à pêcher, chasser et battre pour eux toutes les mers du globe. Concédant à ces prolétaires des lots de dix arpents carrés insuffisants à les faire vivre, ils les réduisaient ainsi à la disette, les faisaient lourdement s'endetter chez eux, et de cette façon les accaparaient comme des esclaves, au point même de refuser à leurs enfants la plus élémentaire des instructions, par crainte de voir plus tard ceux-ci s'émaniciper.” (Cf. Mgr Plessis, l'abbé Ferland, Faucher).

Seule une récente concurrence commerciale a pu détruire ces mœurs du moyen-âge, auquel il ne manquait plus rien pour être complet vraiment que l'exercice des droits du seigneur!

* * *

Dans ces conditions, l'on conçoit aisément que la pêche, pour eux, vocation de censitaires asservis, se soit transmise de père en fils jusqu'à la fin accidentelle de ce joug odieux, et même un peu au delà. Car les pêcheurs de 1860 n'ont laissé après eux que de nouveaux pêcheurs, ceux-ci libres sans doute, mais qui ne croient encore aujourd'hui savoir faire rien de mieux qu'imiter le nègre du maréchal: continuer!

Si ces nouveaux venus connaissaient la valeur des terres arables que de leurs pieds ils foulent chaque jour; si, avec

l'amour d'une vie plus utile et plus calme, remplie de moins de hasards, de peines, d'alertes et de qui-vive, ils éprouvaient un jour le désir exclusif d'exploiter ce trésor... Eh bien, dans dix ans la Gaspésie ne serait plus la Gaspésie.

* * *

Depuis que les pages précédentes ont été écrites, il faut dire, cependant, que cet état de choses s'est amendé. Les grandes maisons jersiaises n'exploitent plus aussi odieusement le travail des pêcheurs acadiens et de leurs familles. La concurrence d'autres maisons puissantes offrant de l'emploi à la population côtière; l'industrie du bois employant des milliers d'hommes en hiver, les autres ressources avaient déjà amélioré considérablement les conditions de l'existence, quand il y a quinze ans une de nos grandes institutions financières entreprit d'émanciper tout à fait ce groupe français de la Gaspésie, en faisant les avances nécessaires à l'achat des agrès de pêche et pour l'expédition lointaine du poisson capturé.

La Banque Nationale, qui, depuis lors, s'est amalgamée avec une autre puissante maison bancaire, la Banque d'Hochelega, et qui est devenue la Banque Canadienne Nationale, avait compris l'importance qu'il y avait de venir en aide à cette population qui aurait pu retirer de cette exploitation des pêcheries des revenus considérables et jouir d'une honnête aisance. Ses directeurs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, ont toujours eu comme programme de soutenir notre industrie nationale, notre commerce provincial et, dans toute la mesure du possible, de disposer des argents nécessaires pour aider nos compatriotes à traverser les heures difficiles de la naissance d'une industrie. Ses efforts ne furent pas entièrement couronnés de succès, mais elle n'a pas moins le mérite d'avoir, une fois de plus, affirmé son esprit de patriotisme et sa généreuse coopération à la prospérité de notre province.

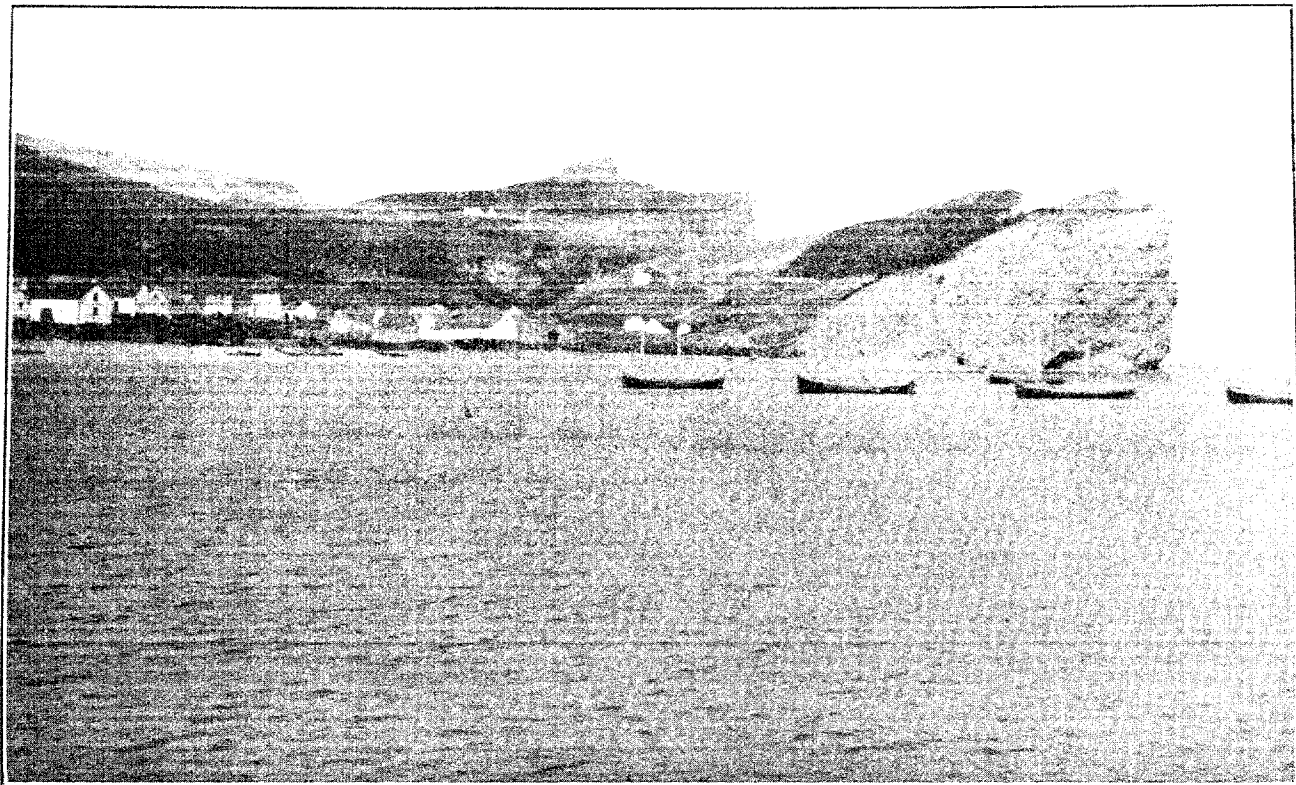
La Banque Nationale, s'instituant donc comme intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur, faisait connaître les produits de nos pêcheries en Europe, et ouvrait pour le bénéfice de nos pêcheurs des marchés directs en Italie, en Espagne et au Portugal. Cette institution encourageait en même temps

le mouvement agricole par une propagande locale, en établissant trois succursales et huit sous-agences sur la Côte de Gaspé; elle favorisait ainsi l'installation des colons sur les terres nouvelles en accueillant avec bienveillance toutes les demandes légitimes d'escompte à cette fin. Mais son effort des quinze dernières années porta surtout sur l'amélioration de la condition des pêcheurs gaspésiens. En 1909, huit pêcheurs acadiens expédièrent pour la première fois leur poisson en Italie par l'entremise de la Banque Nationale et touchèrent quelque dix ou douze mille dollars; en 1920, le nombre des expéditeurs acadiens s'élevait à cent cinquante, et leurs vingt mille quintaux de morue représentaient une somme de deux cent mille dollars.

Pourtant, cela n'alla pas toujours tout seul à cause de l'apathie d'un certain nombre et à cause de la crise qui a provoqué la baisse des prix, et pour bien d'autres raisons encore; il y eut des mécomptes. L'expédition de 1922 arriva en Italie en pleine révolution du fascisme et fut en partie refusée. Une autre partie traîna sur les quais, fut livrée trop tard et trouvée dans une condition imparfaite, gâtée ou mal classée, avec un emballage insuffisant, etc., etc. Il y eut des pertes qu'on aurait pu et dû prévenir.

Ce qui précède m'amène à vous parler du nouveau ministère des Pêcheries, dévolu depuis 1923 au gouvernement de la province de Québec. Pourquoi notre gouvernement local, qui s'est signalé dans plusieurs autres branches de l'activité humaine et qui a accompli plusieurs réformes importantes en plusieurs domaines, et notamment au ministère de l'Agriculture, ne ferait-il pas pour les pêcheries de la Gaspésie (et de la Côte Nord) ce qu'il a fait dans d'autres départements? Les Gaspésiens n'apportent pas assez de soin à la classification, à la préparation et à l'emballage de leur poisson destiné à des contrées lointaines. Les conditions d'hygiène ou de simple asepsie ne sont pas toujours respectées. L'ichtyologie est une science comme l'agronomie, et les Acadiens, comme les Canadiens, en sont dépourvus. Nous connaissons en Amérique au moins trois universités enseignant un cours complet d'ichtyologie. Il y en a plusieurs en Europe, l'une en Belgique notamment. Le cours donné à Washington est le

plus remarquable, mais rien ne dit que celui qui est donné à Vancouver, ou celui d'Halifax, ne soit pas efficace et n'ait pas donné de bons résultats aux postulants d'industrie poissonnière. Pourquoi le gouvernement provincial n'enverrait-il pas des fils de la Gaspésie étudier à Washington, D. C., ou à Vancouver, toute cette science de la pêche et de la préparation du poisson, depuis l'utilisation du moindre engin jusqu'à l'emballage hygiénique des orientaux?



Port de Percé: l'un des plus pittoresques et des plus enchanteurs de la côte gaspésienne.

LA PAROLE EST AU JAPON

L

ON admet généralement que les Japonais sont le peuple le plus avancé de la terre en ce qui concerne les pêcheries et l'apprêtage du poisson. Il y a cinq siècles qu'ils font de la pêche une industrie payante et susceptible de toujours se perfectionner. Les silencieux nippons sont de grands studieux. Ecoutez l'histoire suivante :

En 1916, deux ans après le début de la Grande Guerre, arrivait à Gaspé un jeune étudiant japonais muni d'un certificat de son gouvernement, visé par le consul. Ce jeune homme, diplômé aux antipodes, et parlant l'anglais d'ailleurs très bien, s'engageait pour dix piastres par semaine chez un maître-pêcheur de Gaspé, et pendant tout l'été il ne cessa d'observer et de préconiser des réformes en toutes choses, comme un vrai docteur ès-poissons. Les embarcations, les agrès, les engins, la pêche même, au filet ou à la ligne, la préparation graduelle, le désossement, la classification, la salaison, le séchage, l'emballage soigné et scientifique et plus tard l'expédition, furent l'objet de ses soins constants ; dans chaque besogne, suggérant des méthodes nouvelles, il fit comprendre à son patron l'étendue des ressources de la mer, et la possibilité pour chaque pêcheur d'augmenter ses revenus de cinquante pour cent.

A l'automne, sans tenir compte qu'il était à l'emploi du gouvernement du Japon, et devait terminer son étude de nos pêcheries, on lui offrit de l'établir à Gaspé avec partage dans les bénéfices. En moins de six mois, sa science avait révélé des perspectives de s'enrichir à un honnête pêcheur qui, depuis longtemps, ne faisait qu'attacher les deux bouts.

Sans vouloir imposer qu'on envoie nos jeunes Gaspésiens étudier à l'Institut Impérial de Tokio, disons simplement que, quand le gouvernement local aura décidé de faire instruire des ingénieurs-pêcheurs compétents comme il a su

former des ingénieurs agronomes capables, il aura rendu de réels services à notre population côtière, et ne se laissera pas distancer en cela par les deux provinces du Canada, qui sont avec la nôtre les plus intéressées dans le succès des pêcheries canadiennes: la Colombie Britannique et la Nouvelle-Ecosse.

Le gouvernement laisse aux institutions la liberté du commerce et de l'industrie, mais il lui appartient de créer des compétences techniques, s'il veut que ces industries se développent normalement.

DANS LA TEMPÊTE



peine avons-nous quitté Grande-Rivière, qu'en moins d'une heure nous atteignons Petit-Pabos et presque aussitôt Ste-Adélaïde où nous ne faisons que passer, mais où j'observe que les terres sont basses, quasi au niveau des hautes marées.

Une autre demi-heure de course nous amène au quai de Grand-Pabos, duquel nous hélons à grands cris le passeur. Il ventait une forte brise de nord-est, et la mer au loin moutonnante s'engouffrait avec rage dans ce petit havre presque inaccessible, tourmenté déjà par la décharge des deux rivières Pabos, lesquelles gonflées par les récentes pluies s'épanchaient tumultueusement au fond du barachois. Enfin nous voilà traversés. Aussitôt descendu j'accorde un souvenir à cet ancien établissement français fondé par Talon, poste considérable au dix-huitième siècle, et dont on retrouve encore des vestiges, évocateurs d'une glorieuse époque : petit fortin détruit, dit-on, dont les assises se voient toujours, couvertes de mousse marine et de lichens, et, plus loin de la grève, les décombres de la maison de l'intendant. Mais le temps passe : en route ! Sans retard, nous filons vers Newport dont le joli havre, inaccessible aux gros vaisseaux, est à l'heure où nous arrivons, rempli de barges de pêche dansant follement sur les courtes vagues de la mer rase, qu'elles ne redoutent point en raison même du peu de profondeur des eaux, qui n'offrent ici aucune prise aux vents déchaînés.

Nous passons rapidement sur une route toujours basse, toujours égale ; à peine si une petite côte en secoue de temps en temps la monotonie désespérante sous cette brise opiniâtre qui du large cingle comme un vent d'automne. Ben, de cette brise, reçoit les premières bourrades cependant, et me garantit aussi du revolin de la mer, en échange du tabac fumant que de sa pipe la bourrasque m'apporte aux yeux. Soudain, nous voici aux îlets de Newport. Je jette un coup d'oeil attendri

sur le plus petit de ces îlots : c'est un enfant puni sans doute, et mis au supplice sous la vague écumante, car il tourne vers la rive, sa mère, un dos courbé et rancunier. La tempête s'accroît de plus en plus. La mer, "remuée dans ses plus noires profondeurs", se brise avec fracas sur le rempart de roc de la Pointe-à-Maquereau. L'un près de l'autre, Ben et moi, il faut élever la voix pour s'entendre : lui ne comprend plus rien. On ne distingue plus aucun point de la haute mer. Les oiseaux effrayés viennent à tire-d'aile au fond de la baie se mettre à l'abri : la jolie canco-de-roche, la sarcelle multicolore, le ridicule bec-scie fuient ainsi, à chaque apaisement subit et bref de la tempête, vers la plage protectrice. Seul, oui, seul dans ce désordre des vents, le curieux petit pétrel pélagien, l'ami des matelots, exulte et de volupté bondit sur la crête des vagues en fureur ; tantôt en zigzag comme une hirondelle, tantôt en droite ligne comme une mouette, il tire ses "bordées" petites ou grandes et s'élançe avec vélocité vers l'océan, avertir du danger de la nuit les marins attardés dans le golfe ! La tempête devient effroyable, mais nous quittons bientôt ce littoral baigné d'écume et couvert de varech, pour entrer dans la forêt.

Sous bois, l'ouragan nous poursuit avec une violence extrême. Nous nous engageons en ce moment dans le chemin abrupt et mal entretenu qui ceinture le revers de la Pointe-à-Maquereau, point qu'on a choisi comme limite des comtés de Gaspé et de Bonaventure. L'on touchait à la brunante et nous devions avant d'atteindre Port-Daniel faire un trajet de trois heures par cette route accidentée, toujours rocheuse au versant des mornes, parfois embourbantes, pleines d'arrachis et de troncs d'arbres, négligés ou éparpillés par le vent, au milieu de ces savanes incultes et sauvages. A chaque instant, nous sursautions violemment sur un amas de graviers descendus des collines, sur les tronçons d'un vieux cyprès tombé. Il semblerait vraiment qu'à part les antiques chiffres romains du poteau, on eût tenu aussi à indiquer la ligne officielle de démarcation des deux comtés par ces affreux chemins dont on conserve longtemps, en souvenir persistant de tous ces heurts de voiture, une vive et ineffaçable empreinte quelque part ! Au passage de l'Anse-à-Gascon, Ben, sombre

comme Davout au retour de Smolensk, fourra, dans son gilet de laine, la moitié de sa grosse tête. Il avait de nouveau perdu son exubérance et je ne pouvais lui arracher que des monosyllabes. Mon Dieu! pensai-je, bientôt le Cap-au-Diable... si les hurlements des loups, la plainte funèbre du chat-huant allaient faire venir le "noir"! Peut-être enfin... s'il advenait... qu'un chien égaré aboyât près de nous, pour sûr, nous verrions la vieille en coton blanc!

—Vous tremblez, Ben, lui dis-je.

—Oui, mais c'est de froid, me répliqua-t-il, en devinant ma pensée, et en s'appropriant sans s'en douter une réponse bien célèbre. — "Ben, auriez-vous peur de passer la nuit sur "la pointe là-bas, comme le matelot de Gaspé qui, couché "sur le trente-neuvième et dernier grabat du poste, vit le "diable de ses griffes mettre en charpie les trente-huit "autres?"

Non, il n'aurait pas peur, non certes. Non, il n'avait jamais eu peur; mais secoué convulsivement, à chaque effort de la tempête, à chaque bourrasque fouettant la forêt et lui faisant rendre sa douleur en sanglots, le pauvre bonhomme se renfrognait dans le coin de sa voiture et, lui si brave à Percé, semblait inquiet ici, éprouvait un vague pressentiment d'une apparition funeste à ses jours... quand, enfin, après une brusque succession de côtes et de ravins, nous atteignîmes la limite du "portage" sans avoir, je crois, couru d'autres dangers réels que ceux de se rompre le cou dans ces fondrières.

PORT-DANIEL, PASPÉBIAC ET LES "PAPILLATS"



PORT-DANIEL marque le début de Bonaventure, et pour ainsi dire de la Baie-des-Chaleurs, car la côte du Nouveau-Brunswick commence à poindre à l'horizon sud-ouest et ferme en face l'entrée de ce superbe estuaire, par la Pointe-Miscou et les îles Shippegan. Le phare de la Pointe-Miscou n'est cependant d'ici, à proprement parler, visible que le soir, alors que sa lumière à révolution rapide illumine par brefs éclairs, semblables aux reflets fugaces d'un glaive agité dans l'ombre, le circuit que ses rayons peuvent atteindre.

De jour, on ne le voit que par le secours du mirage, encore faut-il, pour être témoin de ce phénomène, une extrême limpidité d'atmosphère et le calme absolu des vents, avant qu'on puisse distinguer cette belle tour blanche ainsi réverbérée sur le front mouvant des nuages par le miroir réfléchi des eaux !

Oh ! que j'aimerais voir une croix, une haute croix blanche, réflétée ainsi sur les nuées diaphanes, labarum suspendu à la voûte céleste comme un symbole de l'espoir en Dieu !

Port-Daniel, qui est un joli havre, accessible aux plus gros vaisseaux, fut le premier endroit visité par Jacques Cartier sur la terre canadienne, le 22 juillet 1534, et depuis ces trois cent soixante-dix ans, combien de steamers, goélettes côtières, bricks à trois mâts, ne sont-ils pas, par les gros temps, venus jeter l'ancre sous la falaise nord-est du Cap-au-Diable où, en dépit du nom, il y a un bon refuge et un ancrage excellent.

A l'heure où j'y suis, la mer s'ouvre devant moi large et puissante, et des hauteurs de la falaise j'admire, fuyant sous l'effort du vent d'est, des navires de toute dénomination : brigantines à voiles carrées, sloops, barges de pêche, goélettes basses, à fortes voilures, dites américaines, qui toutes, sur la

bordée ou sur le largue, se dirigent vers Gaspé et les points intermédiaires. A Dieu vat! bon marin! A Dieu vat!

Port-Daniel sera, je crois, un endroit bientôt prospère par son industrie locale du bois, par l'agriculture dont l'amélioration est évidente, et par la pêche à la morue qui, malgré la destruction annuelle qu'on en fait, continue d'être abondante. Deux moulins considérables emploient nombre de travailleurs, et la localité ne manque pas de terres déjà bien exploitées.

Sa population mixte d'Anglais, d'Écossais, de Jersiais (de cultes différents, puisque j'y ai vu une "Church of England", une "Episcopalian" et une "Presbyterian", à part l'église catholique), d'Acadiens et de Canadiens, avec les aptitudes particulières à chaque race et sans doute parce que chacun a ici plus qu'ailleurs des branches ouvertes à son initiative, semble rivaliser d'énergie et d'esprit d'entreprise; sans compter que, lorsque j'y suis passé, le gouvernement tenait à leur adjoindre un groupe nombreux de colons français, en concédant à chacun d'eux, après l'avoir logé dans une bâtisse pour lui construite, un lot considérable à défricher: 80 hectares, ou deux cents acres.

De Port-Daniel, après la montée d'une longue côte, nous cheminons sur un terrain généralement égal, mais plutôt élevé: les premiers lots sur le front de la route sont quasi tous occupés et la façon dont sont bâties les fermes indique presque en chaque cas une relative aisance, acquise par la pêche sans doute.

La chaîne de ces habitations, parfois détournée par une jolie anse, ou par une petite côte en pente raide, est souvent rompue par un cours d'eau peu considérable de volume sans doute, mais qui n'en fraye pas moins en un moment, grâce au déclin prononcé du sol, son petit bonhomme de chemin vers la mer. Toujours, toujours des terres bien arrosées.

Quelle richesse un tel sol ne renferme-t-il pas!

S'il advenait un jour qu'un de ces entreprenants agriculteurs de la vallée du Richelieu, industriel moderne, constructeur, homme d'affaires remuant, vînt s'établir ici, de quelles ressources ces terres et ces rivières, les plus puissantes surtout, ne seraient-elles pas pour lui?

En plus d'une culture intense et sans trêve, voyez-vous d'ici surgir scieries, moulins, fabriques, usines, etc., lesquels répandraient la prospérité dans la contrée, en concurrence avec les établissements analogues de Campbelton et de Bathurst. La construction du chemin de fer A. & L. S., en doublant la population de ces localités, leur vaudra peut-être la première migration d'un "rara avis", homme industriel et pratique pouvant exploiter ces forces hydrauliques, et dont l'exemple aurait d'autant plus de prix que les possibilités de progrès en général sont énormes dans ce somnolent pays où tant de choses restent à faire. Pendant que ces réflexions s'imposaient à mon esprit et remplaçaient peu à peu les courses folles de l'imagination, nous parcourions la distance de vingt milles comprise entre la Brèche-à-Manon, petit poste de pêcheurs, où il se fait aussi un peu d'agriculture, et Paspébiac, New-Carlisle, la jolie "twin city", que l'on n'atteint cependant qu'après avoir vu Nouvelle, Shigawake, St-Godfroi, Hopetown, dérouler leur belle verdure, où sont bâties de grandes fermes et de bien jolis manoirs écossais. Hopetown, quoique relativement peu considérable, est peut-être, après New-Carlisle, la localité la mieux bâtie de toute la Gaspésie : ses habitants sont des fermiers écossais qui, avec leur proverbiale tenacité, se sont voués exclusivement au sol.

Paspébiac, qui, avec New-Carlisle, forme une belle continuité, est divisé en deux parties, tout comme une cité opulente. A deux cents pieds d'altitude, sur le sommet d'une falaise qui, ainsi qu'un vaste rempart, prolonge jusqu'à New-Carlisle son escarpement régulier, sont situés de chaque côté de la route, en une double ligne ininterrompue, de jolies villas, de gais chalets et de beaux magasins, très achalandés le jour où nous passons.

La falaise offre au touriste un superbe coup d'oeil sur la Baie-des-Chaleurs, et vaut à Paspébiac d'être maintenant recherché à l'égal de sa voisine par les riches Américains qui, louant des cottages sous bois, viennent ici passer l'été. New-Carlisle est cependant, sinon la plus grandiose d'aspect, du moins le plus joli des sites gaspésiens et peut-être l'une des trois plus belles localités riveraines du pays. Selon le mot d'un homme d'esprit, c'est : "une petite ville endimanchée

de promenade à la campagne". Bâtie irrégulièrement quant à la route, ses belles villas, ses chalets agrestes, ses petits manoirs, sont éparpillés profusément ainsi que des fleurs de tout genre et de toute nuance, parmi les pins parfumés, les cyprès ombreux et les bouleaux géants. L'on conçoit en la voyant qu'on doit y bannir toute peine, tout travail, toute occupation : c'est un lieu charmant fait pour l'amour, le repos de l'âme ou l'oubli, cette forme usuelle du bonheur.

La "basse-ville" de Paspébiac est composée d'une étroite bande de terre ferme qui, à l'ouest, chausse, pour ainsi dire, le pied de la falaise, et sur laquelle se trouvent assez rapprochés les uns des autres les magasins et les entrepôts de la maison Robin et de la compagnie LeBouthillier. Un peu plus bas encore, l'œil aperçoit un long banc de sable où sont construites à queue-leu-leu des centaines de maisons de pêcheurs avec leurs chafauds et leurs vignots couverts de morue six mois l'an. Ces pêcheurs, généralement, habitent eux aussi les hauteurs durant l'hiver; ce n'est que pour la saison active qu'ils viennent demeurer sur le "bagne", comme ils disent, dans ces petites maisons où cinq ou six personnes doivent être comme harengs en caques.

Ce banc de sable est la base d'un triangle équilatéral : à chacune de ses extrémités partent deux angles qui vont se rejoindre en mer à un mille de distance, formant un barachois d'une lieue de circuit, mais qui malheureusement n'est accessible qu'aux barges de pêche. Il y a cependant un havre tout près, avec de longs quais où tout l'été les goélettes de la maison Robin viennent accoster et prendre leur cargaison de morue.

Cette puissante compagnie fondée vers 1775 possède, tant sur le Labrador canadien que sur la côte du sud, 25 ou 30 postes de pêche dont le bureau principal et la régie se trouvent ici. Ses vaisseaux sillonnent à l'année la Manche, l'Atlantique, la Méditerranée et l'Adriatique, et la quantité de poisson vendue par elle et expédiée aux Antilles, au Brésil, à la République Argentine, en Italie, en Espagne, en Angleterre, équivaut à elle seule à la quantité vendue dans ces différents pays par toutes les autres compagnies canadiennes réunies. Le nombre de gens employés à cette grande moisson de la mer, "alma nutrix" elle aussi, est énorme et principalement com-

posé d'Acadiens et de "paspillats". De ces derniers, sans doute, vous ne connaissez pas grand'chose, citoyens... ; cela va fournir à votre très humble serviteur le prétexte d'une pédante dissertation historique sur l'amalgame des races, au premier temps de la colonie.

S'il est sur notre littoral un autre endroit aussi joli que Paspébiac, aussi visité par les touristes, aussi vanté par son site pittoresque, il n'en est aucun, certes, dont la population ait à un si haut point défrayé la chronique des côtes pendant au delà d'un demi-siècle. Cette population, aujourd'hui mixte et composée de Jersiais, de Canadiens, d'Irlandais et d'Acadiens, contient aussi un cinquième élément hétérogène qui tend à disparaître à présent mais qui un jour n'en peupla pas moins toute la ville à lui seul en opposition aux Irlandais et aux "colonists" compacts de New-Carlisle. Tombés Dieu seul sait d'où exactement, et Dieu seul sait par quel moyen, les "paspillats" dont le caractère indique des points d'homogénéité avec une autre race nombreuse ici, révèlent aussi des traits qui les en éloignent, et sont évidemment le résultat de plusieurs générations de sang-mêlés où l'Acadien breton domine aujourd'hui, mais dont l'origine est hypothétique. Selon la version de quelques historiens, et c'est la plus vraisemblable, il faudrait chercher fort loin la provenance du premier élément constitutif de cette race. Sur de pressantes demandes, Colbert aurait, vers 1670, envoyé à Plaisance un groupe de soldats recrutés un peu partout, défenseurs dont il ne fournissait peut-être pas en même temps le dossier de l'état civil. Ces miliciens, mis en disponibilité peu après, émigrèrent en Acadie, firent chasse et vic commune avec les Souriquois et opérèrent une sélection à rebours : leurs fils épousant des "squaws" de la tribu Micmac, pendant que leurs filles, brunes ou blondes, une denrée rare à cette époque, s'alliaient aux caboteurs basques et un tout petit nombre aux pêcheurs bretons.

De ces quatre éléments seraient issus les "Paspillats", qui pour cela n'en sont pas moins fiers ! "Les "paspillats", vous diront-ils, "ils étions des hommes rares : pour la chasse, pour la pêche et pour prie le bon Dieu, ils n'en craignons "point." "Emmanuel Brasseur", écrivait l'abbé Ferland en

1866, "est le type idéal de la race. Sec, fort et vigoureux, " les yeux brillants, pleins de vie et de feu, il passe pour un " habile pêcheur et un intrépide marin. Ses prouesses sur " la mer sont nombreuses et il aime à les raconter. Sa langue " ne lui suffit pas pour exprimer ses pensées; car quoiqu'il " parle vite et haut, il emploie toutes les parties de son corps " pour présenter avec plus d'énergie les incidents et les faits " que sa parole s'occupe à décrire. Vous dit-il les tempêtes " qu'il a essuyées dans sa barge! Il se balance comme les " mâts, il bouillit comme la vague, il siffle comme les vents " déchaînés. Rappelle-t-il quelques exploits de pugilat? Sur " votre tête, il promène un poing décharné et dur comme un " marteau, et à chaque instant menace de vous assommer. " Vous raconte-t-il comment le médecin à coupé la jambe " à son fils? Il s'étend sur le plancher, s'arme d'un couteau, " se roidit, se roule, se tord comme une couleuvre blessée, et " cherche ainsi à exprimer les sensations de la douleur que " lui-même n'a jamais éprouvées! Cette dernière est une lon- " gue histoire qu'Émmanuel termine en déclarant que pendant " une semaine le "charculot" n'avions pas d'autre goût que " de "flairer de la douceur". Dans le langage des P'aspillats, le charculot est le dernier garçon de la famille, et "flairer de la douceur", cela veut dire manger du sirop. Il est sûr qu'il y a entre eux du basque: Chapados, Esquiros, Heparos, ces noms vous donnent tout de suite l'illusion d'une descente à St-Jean-Pied-de-Port. A part cela, leur front nul, leurs petits yeux ronds à fleur de tête, leur rire indien en saccades, leur entêtement stupide, leur imprévoyance naturelle, leur irascibilité dès la plus légère ivresse; d'autre part leurs mœurs frugales, leur empressement à rendre service, leur vie discrète et effacée, sont des traits généreux où l'on saisit aisément la triple lignée des Basques, des Indiens et des Bretons, et plus malaisément, sans doute, celle de ces braves soldats dont Turenne n'avait peut-être pas voulu pour son armée d'Allemagne.

Quoiqu'il en soit, si ce petit peuple vient à disparaître, fusionné dans d'autres races, il aura certes vécu heureux, n'ayant pas d'autre histoire qu'une origine controversée

NOS FRÈRES ACADIENS

E

N' quittant New-Carlisle pour Bonaventure, l'esprit français se réjouit d'un fait unique en son genre et, pour tout coeur bien placé, consolant. Avec Rivière Bonaventure commence la région naturelle aux Acadiens, les huit ou dix paroisses où ils seront l'élément majeur, presque la totalité même comme à Carleton, et où, tardive justice, ils pourront vivre comme vivaient leurs ancêtres à **Tracadie** et à **Népisingny** seuls, nombreux, heureux et sans conflits.

Jusqu'ici depuis Gaspé ces anciens proscrits sont au nombre de six mille, disséminés un peu partout dans chaque localité et, sauf deux exceptions, en nombre inférieur aux autres races. Tel qu'au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse où l'élément saxon en majorité les exclut généralement des emplois et des situations lucratives sous prétexte d'inaptitude, de même dans le comté de Gaspé ils n'occupent, je crois, que le bas du pavé. Rivière-Bonaventure marque la fin de cet ostracisme et révèle avec les Iles-à-Madeleine, Maria et Carleton, une réunion plus compacte et plus exclusive d'Acadiens que n'en saurait montrer aucune autre localité du pays; pourtant il y a près d'un quart de million d'Acadiens au Canada. Mais qu'ils sont dispersés! nous n'étions pas plus nombreux que cela en 1801 et nous comptions déjà plusieurs villes. Ce chiffre de deux cent cinquante mille âmes, fait rêver celui qui, sachant que ce nombre est issu de huit mille réfugiés des bois, suppose l'avenir d'une race si féconde dans un autre siècle et demi. Mais que serait-il advenu de ce petit peuple si on ne lui eût ravi alors, en 1755, huit mille de ses enfants? Et pendant que je regrette l'évolution probable en ce cas; pendant que ma voiture m'entraîne vers un de ces villages acadiens si délicieusement décrits au premier chapitre d'Évangéline, je ne puis chasser de moi l'idée de

ces infortunés qui tombèrent à Grand-Pré, victimes de Poiseleur.

Au souvenir du plus abominable forfait qui ait jamais terni l'histoire des colonies anglaises d'Amérique qui pourtant, en fait de lâcheté, contient l'assassinat de Jumonville, le scalp sanglant du curé Bécancour et tant d'autres détails semblables, il ne fut jamais homme sensible qui n'ait senti battre son cœur à rompre sa poitrine ! Chaque famille divisée par la force des armes et embarquée sur des vaisseaux différents, le père loin des enfants, l'épouse séparée du mari, le frère de son frère, la soeur de sa soeur, la nation acadienne entière, des mois durant le jouet des flots, fut ensuite, comme une race de lépreux, repoussée des ports américains dont les dignes citoyens avaient par convoitise organisé le révoltant exode de ce peuple trop confiant. Sujets à Baltimore à une honteuse tentative d'esclavage, maltraités en Virginie, mourant de faim à New-York pour n'avoir aucune valeur monnayable, jetés plus tard sur la côte de France, débarqués la nuit sans pain et sans feu sur la grève déserte près de Dunkerque et de La Rochelle, les derniers convois de femmes, de vieillards et d'enfants, ainsi battus des flots depuis dix-huit mois, devaient être transportés en Angleterre, puis séquestrés au fond des pontons de Southampton, de Penryn, d'Exeter et de Bristol, où en cinq ans, sur un total de quinze cents, il en mourait sept cent quatorze, l'âme broyée par la douleur indicible de n'avoir jamais revu aucun membre de leurs familles.

Que serait devenue l'Acadie sans cette dépopulation inhumaine, sans cette destruction infâme, digne des temps Néroniens ? Que serait-elle aujourd'hui si au lieu de retrouver de ses enfants dans les bayous de la Louisiane, dans l'île Maurice, aux Malouines, dans l'île St-Domingue où Barbé-Marbois avait établi deux villages acadiens en 1798 parmi les nègres de Toussaint-Louverture ; en France au village d'Archigny, à Belle-Isle-en-mer, à St-Servan, aux Etats-Unis, dans la province de Québec, à Bécancour et à St-Jacques, que serait-elle donc aujourd'hui, si au lieu de se voir spoliée de ses enfants, elle eût pu les conserver dans la limite de ses frontières ?

PAYSAGES ET LÉGENDES



NOUS avons à peine quitté New-Carlisle depuis une heure que déjà nous atteignons Bonaventure, rivière extrêmement poissonneuse et fraîche, même dans les journées les plus chaudes de l'été. A l'heure où nous passions elle charriait autant de billots pour l'exportation qu'elle contenait de truites et de saumons. A l'embouchure de cette rivière se trouve le bureau de la compagnie LeBlanc qui fait de l'exportation du bois un commerce assez considérable et qui possède aussi un magasin important. Un autre grand magasin, digne d'une ville opulente, est celui de Firmin Poirier, descendant direct de l'un des fondateurs. Quant Bonaventure fut fondé en 1762, des treize familles qui s'y établirent il y en avait six du nom de Poirier dont la source doit être la Normandie.

A partir de Bonaventure, nous parcourons un long banc de sable au bord duquel harengs, maquereaux et capelans circulent en si grande abondance, se pressent en rangs si serrés que, si à certaines époques vous jetez la sonde à la mer, vous la sentiriez rebondir sur leur dos, de toute la longueur de leur masse mouvante, compacte et impénétrable. Avant qu'un récent règlement prohibitif vint mettre fin à ce désastreux abus, les cultivateurs descendaient le soir sur la berge sablonneuse et là, à l'aide d'épuisettes et de vulgaires pelles en bois, sans plus de formalités, pour l'engrais de leurs terres, emplissaient en un moment leurs grandes voitures combles de poissons vivants.

Après le passage de ce long banc de sable nous traversons maintes rivières, maints ruisseaux; nous franchissons maintes côtes, maintes collines jusqu'au Petit-Bonaventure, village acadien, après lequel la route s'abaisse un peu, devient d'un niveau plus régulier, à mesure qu'on s'approche de la Rivière-Caplan et de Saint-Charles, deux autres localités acadiennes. Nous passons ces deux endroits rapidement: la Baie-des-

Chaleurs se rétrécit et s'embellit de plus en plus; la côte du Nouveau-Brunswick semble s'avancer vers nous, et nous apercevons distinctement Bathurst.

Soudain, voilà mon Ben qui retombe dans son mutisme absolu. Pourquoi en vérité? Ah! mais voilà, nous sommes au Cap-Noir, pays banté et dangereux!

A cet endroit la campagne se transforme soudainement et devient d'un pittoresque inexprimable pour moi. Je vous passe ma plume; essayez! A notre gauche, la Baie, la Pointe-Caraquet, Grande-Anse; devant nous Maria, bâtie à fleur d'eau et semblant d'ici onduler sur les vagues; à notre droite la chaîne prolongée des monts Carleton. Nous sommes au soir, la brume estompe légèrement l'horizon, mais les derniers rayons du soleil la combattent et de ce conflit naissent les plus heureux effets de lumière. Les monts Tracadigetche, dans le lointain, sont bleus à leur base, entourés d'une écharpe grise et couronnés d'une teinte d'or et de safran. La mer bleue d'abord, près de nous se colore vivement de toutes les nuances du prisme, comme si le soleil, merveilleux ouvrier de la dernière heure, opérât en traits de feu d'innombrables clivages sur son cristal ondulé. Autour de nous les plus délicieuses habitations, les plus odorants bosquets, auprès desquels se trouvent nombre de longs bancs rustiques, invitant l'homme à contempler en silence ce féérique tableau d'un sublime metteur en scène, renouvelé chaque soir sous le "ciel, pavillon de l'homme"!

* * *

Mais la rapidité, avec laquelle nous franchissons l'espace, entraîne avec le corps la pensée loin de ces lieux enchanteurs. Plus lente à les quitter cependant, émue et comme attachée à ce prodigieux décor, la mienne, inconsciente des distances parcourues et du mouvement même, s'attarde encore aux dernières lueurs crépusculaires, aux derniers feux du jour se mourant aux flancs des montagnes, alors que déjà le Cap-Noir fuit derrière nous, la Petite-Cascapédia est traversée et notre cheval foule du sabot la belle pointe couverte de pins qui, à son embouchure, sépare cette rivière de sa soeur aînée, la Grande-Cascapédia.

Bientôt après, il se fait nuit; le soleil, dont j'ai suivi jusqu'à la fin l'agonie superbe, s'abîme lentement au delà des mondes imaginaires et réels et me laisse troublé, en proie à une rêverie intense, dont seuls — réveil grotesque et douloureux d'un si beau songe — les éclats de voix de mon cocher me font enfin sortir.

Pendant que je m'alanguissais à contempler le soleil couchant, mon compagnon, lui, n'ayant plus à craindre le spectre vengeur de son Suédois, ni l'apparition macabre des autres victimes de sa colère, ni le ricanement sardonique de la mort — mon compagnon, dis-je, avait tout à coup retrouvé son verbe intarissable, gaillard et fanfaron. Jamais son esprit imaginaire, tout alerte et primesautier, ne rappela tant d'événements, de légendes et de contes à faire frémir; jamais non plus confondit-il autant le faux avec l'avéré, la fiction invraisemblable avec le fait reconnu, mettant pêle-mêle causes et effets, motifs et conséquences, opinions saines et controverses erronées. Jamais enfin sa faconde étourdissante, illuminée parfois, comme le fumier d'Ennius d'une perle, d'un mot pittoresque excessif et déconcertant, ne conçut-elle autant de vocables nouveaux pour me prouver qu'à part le capital péché d'orgueil, l'âme n'est pas tenue responsable des distractions du corps. Je me moquai avec éclat de cette philosophie boiteuse; mais sachant que Dieu, qui demande un compte sévère de toute parole inutile, ne refuse cependant pas son pardon aux mensonges incroyables, aux théories erratiques d'un esprit sénile, pas plus qu'aux crimes imaginaires d'un tempérament méridional, je passai outre et ramenai son discours sur la "folklore" gaspésienne.

Le "feu des Roussy" est une légende que, pour ne pas ennuyer le lecteur par d'inutiles répétitions, j'ai choisi entre vingt, entre cent autres analogues, parce qu'elle révèle une croyance certaine aux revenants d'outre-tombe, une foi absolue aux mystérieux avertissements de la télépathie et aussi parce qu'elle est commune à toutes les landes et à toutes les grèves. Lisez les contes de la Bretagne, les fictions dorées de Sorrente, les poèmes maritimes de la brumeuse Ecosse, ou les Trompets de la Scandinavie, vous n'irez pas loin sans trouver un chapitre sur cette apparition nocturne d'un feu sur la mer, sur

cet appel de l'au delà, de pauvres naufragés en quête de prières et dont l'âme souffrante n'a plus d'autre recours auprès de vous que celui d'exhiber sur les flots la flamme inextinguible qui les brûle. Il en est ainsi du "feu des Roussy", car dans les calmes soirs de l'été, entre Bathurst et Bonaventure, l'on voit souvent quand vient l'ombre dense, en souvenir toujours vivace du naufrage des trois frères Roussy, de Paspébiac, une grande chaloupe désemparée, portant, ainsi qu'un phare flottant d'Ostende, une lumière à son mât d'avant. Cette lueur déjà séculaire a inspiré sans doute bien des "Ave Maria" et bien des "De Profundis". Néanmoins la mystérieuse embarcation, rebelle à toute poursuite, inaccessible à toute atteinte, revient encore périodiquement par son feu somnicide demander: "Priez pour nous". A son nom seul, les enfants effrayés s'éloignent de la grève, les femmes acadiennes y vont d'une oraison jaculatoire, et les hommes murmurent en se signant: tempête demain, c'est le "feu des Roussy".

EN TERRE PROMISE



peine avons-nous traversé la Grande-Cascapédia et laissé derrière nous, à droite, le joli village acadien de New-Richmond que déjà nous nous trouvons, sans y avoir songé, à la Pointe de l'est de Maria, près de la réserve concédée par le gouvernement aux dernières familles sauvages de la côte du sud. C'est ici, sur ces huit cents acres de belle terre, que les trois plus nobles tribus de la race indienne ont retraits devant l'industrie et le commerce, devant la dure proscription des lacs, des rivières et des forêts; c'est ici que, acceptant leur malheur en commun, sont venus se fondre et s'allier pour mourir ensemble, comme autrefois les fiers Abénaquis du Baron de St-Castin, les farouches Micmacs du Bic et leurs frères les Maléchites de la rivière St-Jean. Battus cette fois-ci par des forces supérieures, tenaces et irréductibles, qu'aucune escarmouche ne déconcerte, ni ne surprend même, qu'aucune ruse de broussailles n'arrête ni ne divise, acculés misérablement dans leurs wigwams infects et nauséabonds, les invaincus de jadis, ceux-là même qui sous les ordres du fameux baron béarnais, joints aux troupes de Subercase, écrasaient Phipps sous Port-Royal, ont ici courbé leur front devant la dureté de l'existence. Et tristes, rêveurs, mais impassibles, ils attendent et n'espèrent plus d'autres triomphes, ni d'autre gloire qu'un heureux voyage au pays des âmes, comme le leur promet le "patliache" de Restigouche.

Comme ils décroissent rapidement en nombre chaque année, il serait peut-être curieux et digne d'intérêt de rechercher la cause première de l'extinction inévitable qui les attend. Le sauvage, dit Joseph Maistre quelque part dans les Soirées de St-Pétersbourg, est un être tombé du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque: il lui faudra un jour disparaître tout à fait de notre planète. Pendant que nous passions, je songeais plaisamment à cette pensée

transcendante de l'illustre Savoyard, tâchant d'approfondir quel pouvait bien être ce crime de lèse-nature, lorsque tout à coup j'aperçus près de moi, dans un repli du sol, un pauvre diable de Naskapout septuagénaire qui, aidé d'un "anawpêche" (jeune garçon), traînait péniblement à travers champ un lourd canot chargé de bois de marée, et sous son fardeau suait, soufflait, haletait, craquait de tout le corps comme un vieux meuble vermoulu. Le petit bonhomme ne s'efforçait pas moins, en geignant, grimaçant, il commençait ainsi avec précocité cette vie âpre de misère affreuse et constante, vie d'efforts physiques stupides et de négligence insensée, vie pleine de longs jours d'inanition, d'abandon à toutes les intempéries et de maladies scorbutiques jamais soignées, toutes causes réunies qui contribuent à hâter l'extinction définitive de la race bien plus que l'antique déchéance conçue par le philosophe. Ne pouvant en aucune façon soulager ses misères, spectateurs indifférents et muets, nous parcourons en un moment les deux milles qui de la Pointe de l'Est nous amènent dans la petite patrie des colons irlandais, qui s'étend sur plusieurs rangs en arrière de la belle habitation de M. Buggeold. Deux autres milles nous conduisent à l'église catholique de Maria et au grand magasin de M. Guité, négociant acadien, enrichi par l'exportation du bois et qui pendant quelques années a représenté à Ottawa le comté de Bonaventure. Mais nous passons, nous passons rapidement sur le chemin à fleur d'eau, sur cet étroit ruban gris dont on ne voit jamais l'extrémité ici, mais qui dans une heure, après la montée de quelques côtes, va nous conduire à Carleton. Enfin nous y voici ! Nous voici dans ce lieu mémorable qu'on a bien pu flanquer d'un nom anglais, mais qui n'en demeure pas moins la terre promise des Acadiens de Tracadie, la terre promise au delà du Jourdain de la persécution anglaise, le coin du sol béni où une couple de mille descendants des spoliés de 1755 ont reconquis l'aisance première et où, comme le dit Longfellow pour Grand-Pré, "réunis dans l'amour de Dieu" et de l'homme, également étrangers à la peur qui règne sous "les tyrans et à l'envie, vice des républiques, ils goûtent dans "leurs foyers, séjour de paix et de bonheur, une existence "douce et tranquille. Point de serrures à leurs portes, point

“ de barreaux à leurs fenêtres ; leurs demeures sont ouvertes
“ comme le jour et comme le cœur de leur maître”.

Pénétrons un moment dans une de ses blanches maisons qui bordent la route et, comme les hommes sont aux travaux des champs, faisons connaissance des fidèles gardiennes du foyer que jusqu'ici, pour ainsi dire, je n'ai fait qu'entrevoir ; comme je suis garçon, commençons par la demoiselle qui venant m'ouvrir me fait un accueil charmant ; c'est le type de la jeune Acadienne. Elle est rieuse, enjouée ; son petit nez mutin et spirituel, ses jolis yeux d'un bleu pâle, sa bouche fine et petite sont incapables d'une bouderie ou d'un accès de colère. Elle parle avec aisance, sur un ton musical ; et, comme elle a été élevée au couvent, elle s'exprime dans un français presque pur où les “j'avions” et les “j'étions” ont disparu, mais où est demeurée — dernier vestige d'un langage autrefois bien différent du nôtre — une légère exagération d'accent sur les “moi” et les “toi” qu'elle prononce encore “moà” et “toà”. Elle a dix-huit ans, l'âge d'Évangéline, et si elle n'est pas mariée de ce matin, pour sûr elle est fiancée de l'an dernier. Jusque-là, sans aucun doute, elle a pendant quelques années tenu en partie double le livre de son cœur, mais, sur les conseils de sa mère, elle a enfin dû prendre un parti et elle s'est engagée à épouser Firmin, le plus jeune des deux, le plus sensible, le plus aimable et le plus travailleur. Elle est bien mise, mais modeste : elle ne porte plus de “camail” normand blanc comme la neige, ni de jupe rouge et bleue tissée à la maison, mais n'en garde pas moins dans la promenade du soir la grâce naïve de Marie Landry, la douce héroïne de Bourassa.

Le type de la mère acadienne est une femme de quarante ans, plutôt grande que courte, dont la vie modeste et simple, sans vanité ni luxe, se révèle à ses moindres paroles. Elle dont l'énergie paisible fut si grande autrefois, aux temps cruels de la déportation, alors que, nouvelle Éponine, elle partageait avec amour les longues années d'exil sans logis, suivant partout et couvrant de sa tendresse ceux qu'on lui laissait de sa jeune famille, la défendant même avec courage sur les marchés de Baltimore ; elle qui, suivant l'antique coutume, s'est mariée bien jeune, et dont la bonté, la vaillance,

la piété, la soumission à la Providence sont les traits les plus saillants, élève ici à son exemple ses nombreuses filles et ses nombreux garçons, et ne croit pas qu'il est sur la terre d'autre bonheur qu'une nouvelle bouche à sa table et une nouvelle union dans sa famille.

Carleton devait être pour moi le terme de mon voyage de touriste et ce ne fut pas sans regret que je quittai, le lendemain, ce beau havre en fer à cheval, ce gai village si coquet et si bien bâti, ces noms si français de Allard, Audet, Landry, Jacques, Leblanc et Arsenault, cette population quasi toute agricole comme dans Nicolet et Lotbinière et qui, sans s'en douter, accomplit par ce fait un bel acte de patriotisme. On a beau croire qu'un décret du gouvernement peut par le jeu des combinaisons financières enrichir un pays sans le travail journalier du sol, il me semblait alors, comme je le crois fermement encore aujourd'hui, que l'agriculture doit être la première base d'une nationalité naissante comme celle des Acadiens, et que les heureuses populations de Bonaventure, de Caplin, New-Richmond, Maria, Carleton et Nouvelle avaient, de toute la famille acadienne, choisi l'unique rôle utile au futur développement de la race en acquérant des terres, en les cultivant au lieu de faire la pêche, et en assurant ainsi à leurs fils un avenir plus stable que l'industrie aléatoire de la ligne et Phameçon.

Pourquoi, puisque leurs ancêtres d'avant la proscription étaient tous des cultivateurs, comme les aboitteaux de Grand-Pré, du Bassin ou de l'Île St-Jean en donnent l'inoubliable témoignage, auquel on peut joindre encore si l'on veut ce fait bien connu qu'en 1750 l'Acadie fournissait à Bigot une forte partie des provisions nécessaires à la Nouvelle-France en disette, pourquoi ce petit peuple avait-il donc renoncé à ce qui semblait être sa mission en Canada? Comment expliquer qu'il ait, sans réfléchir, abandonné son poste et son rang pour faire de ses enfants des ouvriers de manufactures aux États-Unis, des coupeurs de bois au Nouveau-Brunswick ou des pêcheurs de morue sur nos côtes? Pourquoi? comment? mais c'est bien simple; il faut voir pour une bonne moitié, dans ces vies presque nomades et aventureuses, un autre résultat de la politique coloniale du temps. Dépossédés des

terres dont la convoitise avait amené sur eux la longue série de leurs malheurs, les Acadiens qui, après la cession, voulurent refaire de l'agriculture dans l'Île St-Jean, sur les bords de la Madawaska, dans la Nouvelle-Écosse ou dans l'Île du Cap-Breton, furent presque partout dépouillés une seconde, une troisième et souvent même une quatrième fois. Quand on ne les chassait pas comme des parias de ces terres qu'ils avaient défrichées péniblement, on les couvrait d'exactions ruineuses et tyranniques qu'on s'étonne de voir citer par un historien comme Haliburton, si fier d'être un Anglais. L'on s'acharna sur ces malheureux, devenus d'affreux criminels pour n'avoir pas voulu tendre leurs membres aux écroux et aux boulons de Lawrence; coupables de lèse-majesté pour n'avoir point quitté leur sol natal pendant que leurs frères se mouraient au delà des mers. O Warren Hastings, tu n'es pas un fils unique dans la famille des persécuteurs anglais, tolérés ou approuvés par la Métropole!

Affolés par tant de persécutions inconcevables, les Acadiens résolurent de s'y soustraire en se livrant uniquement à l'industrie mobile de la mer, mais ils faussèrent ainsi leurs aptitudes et leur rôle national. Quand ces persécutions prirent fin, vers 1786, ils auraient dû, à l'exemple des Canadiens, s'attacher de nouveau au sol, comme ceux de Carleton, au lieu de s'éparpiller partout; mais alors une nouvelle génération était née, et à part le manque d'instruments, d'aptitudes au métier et de lots arables bien définis, ces jeunes gens, chez qui la crainte était restée, n'avaient d'ailleurs plus ça dans le sang! Voilà en quelques mots les grandes lignes de l'histoire des Acadiens, le peuple le plus odieusement persécuté des temps modernes. Si les Irlandais, avec leur tempérament celtique d'éternels gémisses, avaient, en Amérique, seulement subi la moitié des malheurs de l'Acadie, l'univers aurait vu naître mille éditions nouvelles des Lamentations de Jérémie; et pourtant ici, pas une plainte qui se soit élevée au-dessus des revendications paisibles de la justice méconnue, pas une représentation qui n'ait été faite sans un impartial appel au droit des gens!

Pour revenir au temps présent, n'est-il pas désirable qu'un sérieux mouvement se fasse parmi eux, en vue de diriger le

plus grand nombre de leurs jeunes gens vers les terres si fertiles situées en arrière des lots occupés dans le fond de la Baie-des-Chaleurs jusqu'à l'embouchure de la rivière Restigouche?

UNE SOIRÉE TARASCONNAISE



Le soir-là nous étions dix ou douze, assemblés comme par hasard, chez la Mère Giroux, à Giroux Platform, située non loin de Carleton.

L'hôtellerie de la Mère Giroux était à cette époque connue de tous les voyageurs de commerce qui parcouraient le bas du fleuve et la Gaspésie; rien, cependant, ne distinguait cette maison de pension de beaucoup d'autres, sauf l'extrême embonpoint de l'hôtesse, ses expressions triviales et son franc-parler. Quand on avait une fois vu ou écouté la bourgeoise, on ne l'oubliait plus! Elle était la soeur du Capitaine Ben et, comme lui, elle jouissait sur la Côte d'une réputation légendaire de conteuse d'histoires invraisemblables, auxquelles elle revenait toujours pour mettre en évidence sa force physique, et son intelligence débrouillarde. Dans sa jeunesse, elle avait eu des aventures nombreuses et inimaginables, et s'en était, paraît-il, toujours tirée indemne, grâce à son instinct démêleur. Elle avait fini par épouser un pêcheur nommé Giroux, être inoffensif, qui était, disait-elle, le plus grand imbécile de la Côte!

De haute ~~taille~~^{stature}, robuste, et d'un caractère emporté, violent, avec la mâchoire d'un crocodile et la taille d'un lamantin, la Mère Giroux ne craignait ni Dieu ni Diable, et il aurait fallu être un homme bien capable pour oser lui tenir tête. La "mère" n'avait pas froid aux yeux, et ceux qui se permettaient de contredire ses avancés couraient le risque de se faire expulser de sa maison. Elle en avait jeté dehors plusieurs, par le "chignon du cou", disait-elle, dans son langage pittoresque. Cependant, ses colères s'apaisaient vite, surtout quand on lui commandait, avec un sourire et une grimace particulière, quelques petits verres de liqueurs, qu'on lui payait au prix fort. Devant l'aubaine de quelques dollars supplémentaires, ses vieux yeux s'émerveillaient et sa bonne humeur revenait.

Alors, elle nous racontait ses meilleures histoires, ou tolérait les nôtres, si gauloises fussent-elles.

Par exemple, il ne fallait pas lui parler de son mari, pas même en son absence, pas même pour s'informer de sa santé :

---"Comment va Monsieur Giroux", osait parfois demander un gaudissart novice.

---"Giroux, c'est un imbécile, et vous?" répondait-elle aussitôt, pour couper court à toutes investigations de cette nature.

* * *

Or ce soir-là, Ben m'avait conduit à la pension de sa soeur, la Mère Giroux. Je devais, deux jours plus tard, partir en chemin de fer pour Québec, mais j'hésitais encore un peu, avant d'aller séjourner chez la vieille, par crainte de manquer mon train le surlendemain.

---"Is there a station at Giroux Platform?" dis-je en anglais à Ben, qui insistait.

---"Dont you know that my sister is a station by herself", répondit-il de la façon la plus drôle. Je me laissai faire.

.....

En entrant, nous trouvâmes huit ou dix commis-voyageurs attablés pour une partie de whist ou de euchre. Ces chevaliers de la valise vernie, parmi lesquels se faisaient remarquer les plus fameux qu'on connût alors, commençaient leur voyage d'été par le fond de la Baie des Chaleurs, en allant vers Gaspé, tandis que je terminais cette course en sens inverse. Il y avait parmi eux des personnages non moindre que le grand Henri Garneau, dans son allure princière et débonnaire; l'illustre David Thibaudeau, le plus insidieusement comique des gaudissarts qui inventait des histoires quand il n'en avait pas, et auquel son bégaiement aidait encore à le rendre plus spirituel, en lui donnant, ainsi qu'une mine à retardement, plus de temps pour trouver ses mots humoristiques; le vieux Deguise, en grande toilette, "morning coat" et chapeau boule, vendant la chaussure MacCready comme un produit précieux; le père Lacasse, représentant une maison manufacturière de peinture; le regretté Jules Morency, jeune alors et toujours aimable et discret, laissant les autres faire le tapage et conter leurs

joyeuses histoires, se contentant de rire et d'approuver; Vincent, Chouinard, Le Blanc et quelques autres dont j'ai oublié les noms.

.....

Dès notre entrée, nous fûmes applaudis. "C'est le Capitaine Ben qui arrive de la Pointe Saint-Pierre, pour nous conter des peurs", s'écriait-on autour de la table à cartes.

—"Quelles sont les nouvelles par chez vous, Capitaine?"

—"Les nouvelles, les nouvelles, les nouvelles... répétait celui-ci, c'est que mon compagnon n'a plus rien depuis Bonaventure et que je me sens malade. J'ai pris du froid, et à mon âge, vous savez"...

—"Connue la maladie, connu le remède" crièrent ensemble les chevaliers du satchel.

On présenta alors à Ben un objet quadrangulaire plein d'un clair liquide, dont les glous-glous firent épanouir son âpre figure de mathurin.

—"C'est du bon", déclara-t-il, et il remplit son verre une deuxième fois, et même une troisième fois, quand la Mère Giroux apporta des beignes très rudimentaires, sans le moindre sucre.

Ces trois verres de genièvre avaient mis Ben en train de conter ses exploits les plus fabuleux, les mêmes dont j'avais déjà pris connaissance en cours de route, et David avait jugé à propos de tirer parti de cette disposition innée, et de la machinale faconde du vieux loup de mer; il se mit à le contredire tout de suite, en abattant ses atouts:

—"Tu me diras toujours pas, Ben, que c'est toi, toi, toi, toi qui a noyé le sauvage?"

Il n'en fallait pas plus pour mettre le Capitaine hors de ses gonds:

—"Oui, maudit, c'est moi; et j'étais le seul homme pour en venir à bout; il en avait déjà tué cinq avant de m'essayer. Ça l'a empêché de finir sa demi-douzaine!" Cette histoire était le récit d'une lutte à bras le corps, que Ben prétendait avoir soutenu au temps de sa jeunesse aventureuse, avec un chef indien de la Baie d'Hudson, lutte qui après une heure d'efforts gigantesques et de trépidations violentes sur la grève s'était

terminée par l'immersion du sauvage dans les eaux glacées de la Rivière Hamilton.

—“Tout ça,” dit Thibaudeau en riant, et en bégayant de “plus en plus, c’est une légende que tu as entendu raconter par “ta grand’mère, ou que tu as imaginée ; à force de la répéter, “tu as fini par croire que la chose t’était arrivée, à toi ; c’est “la même invention que pour le suédois que tu as tué à Liver-“pool, et pour ton histoire de la rivière Saint-Jean qui coulait “en remontant !”

Ben s’emporta. Furieux de ne pas être cru sur parole, il raconta en y mettant une fougue extraordinaire quelques autres de ses prouesses, où il y avait eu mort d’hommes, et de son fait ! Les chefs indiens de l’intérieur le redoutaient depuis qu’il avait arrêté à lui seul une tribu mic-mac en train de chasser et de faire du feu sur les “*limites à Robitaille*”. Il avait rossé d’importance tous les hommes forts de la tribu, et au moins trois d’entr’eux avaient succombé des suites de ses coups.

Les Montagnais le craignaient également, mais loin de leur faire du mal, il s’était lui, Ben, contenté de leur montrer à faire la chasse aux caribous, car il était, à son avis, le meilleur chasseur qui eût jamais passé sur la Côte. Pour attirer et prendre au piège les animaux à fourrures, comme pour tirer au fusil des grosses pièces telles que l’orignal, par exemple, il n’avait pas son pareil. La-dessus, il défilait son chapelet d’aventures cynégétiques et nous restions tous confondus devant notre petitesse, notre néant. — Tartarin lui-même, ou Gérard le tueur de lions, eussent parus être ce soir-là de petits bons-hommes en papier-mâché, auprès de Ben Asselin, d’autant plus que ses exploits n’avaient pas toujours eu lieu sur le terrain des vaches. Il avait aussi lutté sur la mer, harponné des baleines, pris au lasso des requins et des pourcilles, assommé des morses à coups de bâtons ; que sais-je encore ? Animé par la contradiction, Ben racontait tous ses souvenirs et ses multiples inventions. Il semblait ivre de ses exploits de jeunesse, mais cette ivresse imaginative, jointe à plusieurs rasades quotidiennes avait duré quarante ans !

* * *

Mais David, qui continuait à faire distraitement sa partie

de whist, semblait moins apprécier les récits de chasse que les hauts faits pugilistiques. Il avait d'ailleurs une idée à lui, une intention cachée.

—“Prends un coup, Ben” lui dit-il, “et raconte-nous, raconte-nous, raconte-nous ce qu'il y a de vrai dans ton affaire de Liverpool. Laisse tes menteries en arrière!”

Cette histoire avait été narrée cent fois par Ben, à tous les voyageurs qu'il avait rencontrés, mais le gros Thibaudeau y tenait, avec l'envie de le contredire, pensais-je.

—“Or donc, commença Ben, c'était l'année du Prince de Galles. (Il voulait dire 1860, l'année où le Prince de Galles, plus tard Edouard VII, vint au Canada). “Nous étions à Liverpool depuis huit jours, de retour de Paisley, en Ecosse, où nous avons déchargé notre bois de fuseau ; nous prenions du fret pour Québec, et nous étions sur le point de partir. Un soir sur les bords de la Mersey, nous avons bu avec les débardeurs, et le grand Cormier engendra chicane avec des matelots d'un navire accosté près du nôtre. Seulement Cormier était trop saoul pour se défendre contre ces matelots qu'il avait insultés, et qui ne parlaient pas même anglais. D'où l'inutilité des explications et des excuses. Ils se ruèrent trois ou quatre sur lui, et Cormier tomba aux premiers coups qu'il reçut d'un colosse blond qui était en avant. Quand je le vis tomber, j'accourus, bien décidé à prendre la querelle pour mon compte. By Gosh! I was a man when I was young!”

“En deux coups de poings, j'en avais couché deux, mais le colosse restait debout, attendant que Cormier se relevât. Je le “challengeai”, et il vint à moi en faisant des “sparrages”. C'était un homme fort, qui savait la boxe, mais, moi, je connais la “swing” à Joe Montferrand ; après trois minutes de parades, je lui en “sacre” un coup en pleine figure, entre les deux yeux, et le voilà qui tombe sur le quai ; le sang lui sortait par le nez, les yeux et les oreilles !

—“Viens-t'en à bord, me criait Cormier, qui s'était relevé en titubant. “Tu l'as tué ; viens t'en à bord”. Je cédai aux instances de Cormier, qui me tirait par le bras, pendant qu'on ramassait le corps inanimé du suédois. Plus tard, j'appris qu'il était mort sans avoir repris sa pleine conscience. J'au-

“rais dû ménager mes forces. Oui By Gosh! I was a man “when I was young!” — Paye un coup, David. Ça me fait “de la peine cet accident-là. Cet homme-là avait peut-être “une femme et des enfants.”

Thibaudeau versa au capitaine un autre verre de genièvre, et se mit à lui parler du suédois comme s’il avait pris au sérieux le récit de cette mort violente. — Comment cet homme était-il arrivé dans l’autre monde? Tué d’un seul coup de poing, n’ayant pas repris l’usage de ses sens, il avait dû comparaître devant le Souverain Juge sans la moindre préparation, et sans doute était-il encore dans le purgatoire en attendant que Ben allât le remplacer. Là-dessus, David en avait long à dire, en bégayant plus que jamais!

L’idée cocasse qui s’était fourrée dans la tête de Thibaudeau à mesure que le capitaine Asselin paraissait accorder à ses propres menteries une foi plus profonde et semblait s’ancre dans la conviction que la chose était réellement arrivée, phénomène qu’on observe souvent chez les vieillards, bien que les jeunes n’en soient pas exempts,—quand ils sont de Marseilles!—c’était de lui faire absorber assez d’alcool pour provoquer durant la nuit un cauchemar atroce, au cours duquel apparaîtraient successivement, à l’aide de quelque appareil imprévu, toutes les victimes de son bras formidable, et peut-être LA MORT elle-même, horrible et vengeresse!

* * *

Nous étions déjà aux petites heures du matin, et nous songions tous à aller nous coucher, bien que la soirée nous eût paru courte. Ben et moi, les derniers arrivés, nous devions passer la nuit au premier étage, dans une petite chambre où il y avait deux lits simples, et une petite fournaise entre les deux. David connaissait ce détail, et machinait ses plans. Jamais il ne m’avait paru si gai, si content de lui. En riant, il me fit part de ses projets, comme j’allais me jeter sur mon lit, et au moment où Ben absorbait son septième verre, pour oublier, sans doute, le spectre de son suédois. Je devenais complice de Thibaudeau, mais venant de lui, la chose devait être infiniment drôle! Aved Le Blanc et Chouinard, et à l’aide d’une grosse ficelle, il devait profiter du sommeil alcoolisé de Ben

pour lui attacher les pieds à la porte de la fournaise, qui s'ouvrait en sens inverse de la position qu'il avait prise en se couchant, de façon qu'en tirant sur la corde, ou en ouvrant la fournaise, on remplaçait les âmes du purgatoire qui viennent tirer les jambes des vivants non-suffisamment repentis. Je promis discrétion et silence, et je laissai les farceurs ourdir leur complot funambulesque.

A deux heures, Ben avait lourdement jeté sur le lit en face du mien, son gros corps plein de genièvre, et s'était endormi en murmurant "By Gosh"! Un peu plus tard, j'avais baissé la mèche allumée, quand j'entendis les conspirateurs entrer, et lier le gros orteil du Capitaine à la porte du poêle. Décidément, on avait résolu d'aller jusqu'au bout, et de le faire éveiller par l'Ame Errante de sa victime! Comment s'y prendrait-on? Chouinard me dit tout bas: "Quand la Mère Giroux viendra dans l'obscurité allumer son poêle, c'est elle qui, sans le vouloir, tirera vigoureusement sur la corde! Tenez vous bien! Nous reviendrons tantôt avec autre chose".

* * *

Riant sous cape, je ramenai les couvertures sur ma tête, et je finis par m'endormir en songeant que la Mère Giroux n'avait pourtant rien de bien squelettique pour personnifier la MORT, et pour terrifier son frère dans l'obscurité de la nuit. Je m'éveillai un peu plus tard, mais je ne bougeai pas. Ben ronflait comme une toupie de Neuremberg, mais semblait oppressé, agité. Il s'était quelque peu déplacé sur son lit mais la ficelle, bien attachée, tenait toujours à son gros orteil. Je soufflai la lumière, et j'entendis de nouveau Ben murmurer "By Gosh! I was a man". Ses exploits le poursuivaient encore!

A cinq heures, la servante grande et sèche entra dans la chambre et fit du bruit en s'approchant du poêle. Je m'éveillai en sursaut, en l'entendant murmurer dans son langage acadien:

—"C'étions une maudite affaire! Qui c'est qui avions mis une corde ici?"

Puis elle tira fortement sur la ficelle, mais un cri de douleur un cri de mort lui répondit: "Bande de maudits! lâchez mes jambes!!!

La ficelle résista, et la servante m'apparut, dans la pâle clarté de l'aube, comme la Parque cruelle de l'Antiquité, qui aimait à prolonger le supplice des mourants, et ne coupait le fil qu'à son heure !

—“Lâchez mes jambes, maudits !” vociférait de nouveau le vieux Ben.

La servante finit par détacher la ficelle, et par rendre à Ben sa liberté, non sans avoir, par procuration, reçu une bordée d'injures à l'adresse des farceurs qui avaient mis du poivre dans son lit, et lié ses pieds avec une ficelle. — “Je n'ai pas dormi de la nuit, dit-il ; d'ailleurs j'avais trop bu, et j'ai vu le “diable en personne naturelle” !

—“Est-il aussi noir qu'on le dépeint ?” dis-je à Ben, en sortant ma tête hors des couvertures.

—“Ca dépend, répondit-il ; à présent, je suis vieux et je sais que je dois mourir. Mais quand j'étais jeune, je n'aurais pas eu peur de lui, By Gosh !

—“Nous sommes tous ainsi, lui dis-je en riant. Allons en haut réveiller les farceurs !”

* * *

Cette heure comique et folle est la dernière que j'aie passée avec mon vieux Tartarin de Gaspé, si différent du type de Daudet, qui s'en allait chez les Volsques de Beaucaire, quand il n'était pas cru sur parole !

Avec le Capitaine Ben que je quittai pour prendre le train, j'avais passé une vacance extrêmement agréable, et pleine d'incidents pittoresques. J'étais jeune alors, et tout cela m'amusaît !

Aussi bien, la beauté de la Gaspésie m'avait séduit, ainsi que son histoire. Si je recommençais le même voyage aujourd'hui, je crois que je retrouverais les mêmes impressions, à la différence près que la région a réalisé une notable partie des progrès que j'avais prévus et annoncés.

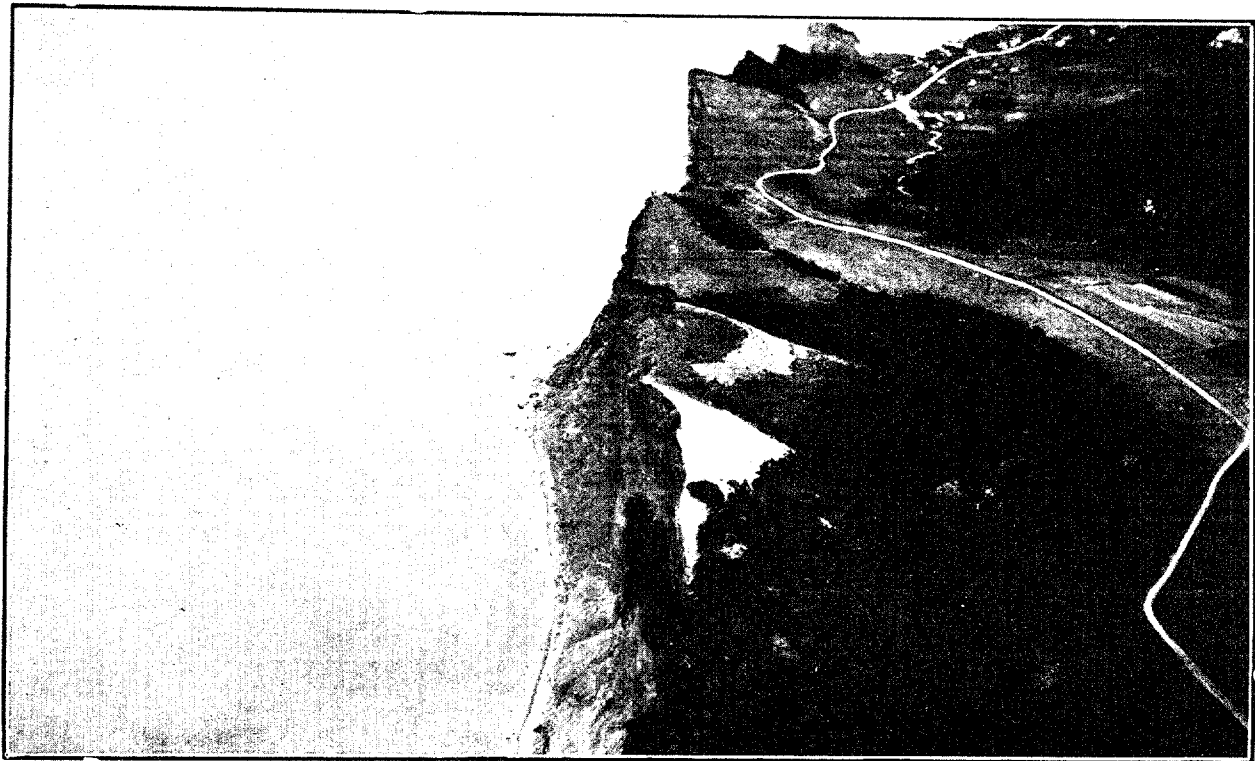
Il lui reste encore beaucoup de choses à obtenir, et beaucoup de choses à exécuter, un peu partout, sans doute, mais surtout à l'intérieur de la péninsule.

DERNIÈRE LÉGENDE

ENTRE Dalhousie et Campbellton, et plus près de cette dernière ville, le touriste attaché aux beautés du paysage, et charmé par le calme absolu de ces lieux, ne sera pas médiocrement surpris d'entendre citer des noms qui sentent la poudre des combats : Pointe-de-la-Garde, Pointe-à-la-Batterie. S'il s'avise d'en rechercher l'origine dans la relation des épisodes guerriers qui précédèrent immédiatement la cession du Canada à l'Angleterre, il découvrira bientôt qu'au printemps de 1760, au moment même où Vauquelin luttait héroïquement sur "l'Atalante" en vue de la Pointe-aux-Trembles, une escadre de quatre vaisseaux, sous les ordres de Danjae, remontait prudemment le golfe, quand soudain, au large de l'île Saint-Jean, une flotte anglaise supérieure vint lui barrer le passage. Cette flotte anglaise était sous le commandement du capitaine Byron, le grand-père de Lord Byron, le "Napoléon de l'Empire des Vers". Soucieux de réserver ses forces pour le siège de Québec et de ne rien livrer au hasard, le commandant français ne voulant pas engager la bataille, se jeta dans la Baie-des-Chaleurs, vint se fortifier médiocrement au couvert de la Pointe qu'on a depuis décorée du nom de Batterie, et avec ses navires tant soit peu protégés par un feu de terre, il attendit les Anglais. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver. Favorisés par un fort vent d'Est, ils doublèrent aisément la Pointe-de-la-Garde et vinrent ranger leurs cinq frégates en face des vaisseaux et des bastions français. Une vigoureuse canonnade s'engagea presque aussitôt, et troubla pour tout un jour ces rivages paisibles où la haine de l'homme n'avait jamais connu d'autres engins de guerre que la silencieuse flèche du sauvage. Au bruit assourdissant des batteries se joint bientôt une fumée dense qui, s'étendant sur les flots, s'élevant dans les airs, rend les combattants incapables de

distinguer ce qui les entoure. Quoique dans ce rétréci de la rivière on ne soit pas plus que de quelques cents verges éloignés les uns des autres, on ne pointe plus et réciproquement que sur la flamme vive des pièces ennemies dont chaque décharge attire une représaille meurtrière par l'indication précise de cette cible fulgurante. Le combat se prolonge avec acharnement; deux vaisseaux français, l'*Espérance* et le *Machault*, sont désemparés et impitoyablement coulés bas; les batteries de terre sont à peu près anéanties et les deux vaisseaux intacts, le *Marquis de Marloze* et le *Bienfaisant*, se réfugient précipitamment dans l'Anse de la Pointe-à-la-Croix (Cross Point) pendant que l'*Achille*, le *Fame*, le *Repulse*, le *Dorsetshire* et le *Scarborough* s'avancent jusqu'à la Pointe-à-Martin, aujourd'hui Campbelltown, et les criblent de boulets à bout portant. L'un des deux est dans un instant jeté à la côte pendant que l'autre saute en éclats dans les airs. Mais le rôle du capitaine Byron n'est pas fini. Descendu à terre après l'anéantissement des vaisseaux français, le grand-père du défenseur de la Grèce, du héros de Missolonghi, n'ayant plus de miliciens à combattre, remonta jusqu'à la Pointe-à-Bourdo, à trois milles plus haut sur la Restigouche et, ne voyant plus d'autres êtres humains sur lesquels il put assouvir ses instincts de vengeance, il expulsa du village micmac de la Nouvelle-Rochelle les femmes et les enfants qui s'y trouvent en nombre, et fait détruire par le feu cette agglomération de cabanes misérables, sordides et infectes, seuls abris cependant de six cents pauvres indiens! C'est en rétribution de cet acte d'affreux vandalisme que, depuis son trépas, le grand navigateur, condamné par un genre de sentence à la juif-errant à courir toutes les mers sur un vaisseau fantôme, revient ici tous les sept ans, monté sur un nouveau "Achille" aux mâts noirs et aux voiles rouges, et dont le grincement sinistre des cordages lui redit toujours les plaintes funèbres des femmes indiennes mortes de faim et de désespoir! Pendant que le vent fait rage et que l'océan courroucé se blanchit d'écume, pendant qu'au loin la mer se brise avec fureur, le sombre capitaine, immobile à la proue de son navire pris dans une accalmie, revoit ici les lieux témoins de son atrocité! Lui dont la mission sur l'onde est

d'avertir les marins d'un prochain trépas, lui dont la sombre corvette semble chargée des ossements des destructeurs de la Petite-Rochelle, se désole seul de ne pouvoir mourir, et abîmé par le poids de la sentence terrible qui pèse sur sa tête, sans pouvoir y rien changer, triste, il repart et continue de battre les flots jusqu'au paiement de sa dette fatale!



Une route en lasso sur le roc abrupt.

CONCLUSION



LES évocations de légendes auxquelles je me suis longtemps complu, étant d'Athènes sur ce point, ces souvenirs d'épisodes criants de notre histoire, que le peuple par un profond sentiment de suprême justice accompagne toujours d'une punition surnaturelle, exposent le narrateur à diviser infiniment son attention et à perdre de vue l'importance de mille autres choses, quand on écrit comme la plume veut aller. Mais il faut réagir, il faut sortir des nuages de fumée qui ombrent l'histoire de ces temps belliqueux. Il faut laisser au peuple ses légendes et ses visions de l'éternelle équité; ces croyances-là ne sont pas mauvaises. Il faut aussi laisser le passé de persécution dormir son immuable sommeil, et n'acceptant plus de lui que des enseignements profonds, jeter un regard plus pratique sur l'avenir de la Gaspésie et de la Baie-des-Chaleurs. "Every dog has his day!" S'il est intelligent de citer, en l'appliquant aux hommes, ce curieux épiphénomène de Macaulay, l'on devrait bien, ce me semble, trouver une expression équivalente quand on veut peindre l'avancement d'un pays, d'une province ou même d'une simple région. Si j'étais sûr de mon fait, à l'instar du grand historien, j'écrirais "Every land shines to the sun at mid-day" et je souhaiterais que le beau jour de progrès matériel qui se levait sur cette sympathique contrée quelques années avant la Grande Guerre et qui la dorait à peine de ses premiers rayons la retrouvât bientôt prospère et resplendissante.

Depuis quelques années l'initiative de ses deux représentants fédéraux a fait naître chez elle de grands travaux et de bien plus grands projets encore. Espérons que comme résultat de leurs efforts, après la construction de plusieurs nouveaux ponts et après l'érection de nombreux nouveaux quais, et l'amélioration du service maritime, la Gaspésie et la Baie-des-Chaleurs, enfin mises en contact avec les grands

capitaux du pays verront à leur midi l'exploitation pratique des forêts immenses de l'intérieur, le développement intensif de l'agriculture, l'industrie féconde de leurs gisements miniers, des sources de pétrole et des autres richesses de ce sol à peu près inexploité!

Tout pays doit luire à son heure!...

APPENDICE

LA QUESTION GASPÉSIENNE

Telle que posée par S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé.

“*Le Prix Courant*”, revue commerciale publiée à Montréal dans le but de servir les intérêts des marchands de la province, a eu l'excellente idée, à l'occasion de sa quarantième année d'existence, de faire paraître un numéro spécial auquel les hommes les plus en vue de la province ont bien voulu collaborer par des articles de première importance.

Un article surtout éveille notre attention par son actualité, la précision de ses statistiques. Il a pour titre: “*La Gaspésie et Gaspé*” et porte la signature de Monseigneur F.-X. Ross, évêque de Gaspé.

C'est cet article que nous voulons signaler au public que n'atteint pas “*Le Prix Courant*” dans un résumé qui s'efforcera d'être bref et substantiel à la fois.

* * *

Monseigneur l'Evêque de Gaspé désire “*simplement poser la question gaspésienne devant le public insuffisamment renseigné.*”

Après avoir noté que “*la Gaspésie a été la première terre canadienne découverte par Cartier*” et sur laquelle il planta la croix aux fleurs de lys, en signe de prise de possession du pays, Mgr Ross remarque que “*cette péninsule n'a jamais connu la prospérité pour elle-même*”, mais qu'elle fit toujours “*la fortune des compagnies étrangères qui exploitèrent*” ses pêcheries.

Sa Grandeur ramène le problème gaspésien à une “*question économique qui se réduit à une question de transport*”.

Par suite des circonstances, “*elle s'est trouvée en dehors des grandes routes commerciales, abandonnée à elle-même avec ses ressources misérablement exploitées; de sorte qu'elle “n'ap-*

paraît plus aujourd'hui que comme une sorte d'excroissance territoriale à travers laquelle la vie économique ne circule plus". Éloignée des marchés extérieurs parce que sans industries; incapable d'écouler avantageusement sa production, elle s'en désintéresse et son développement économique est paralysé. Aussi sa population de soixante et quelques mille âmes n'augmente pas depuis bon nombre d'années, le surplus se dispersant aux quatre vents du ciel en quête du pain matériel."

"Nous affirmons énergiquement, écrit Mgr Ross, que la Gaspésie possède toutes les ressources naturelles capables d'apporter une heureuse solution à cette angoissante question et de lui faire un brillant avenir."

"Nous avons en effet le sol, les mines, le bois, les forces hydrauliques, les pêcheries, les sites captivants et, enfin, un port unique." C'est de chacune de ces ressources en particulier qu'il s'agit dans le présent article.

* * *

1.—L'Agriculture:—Sept millions d'acres de terre arable dans les seuls comtés de Bonaventure et de Gaspé. "Il y a place pour cent cinquante paroisses agricoles". Il y a en effet, au sud du plateau supérieur des Shicks-Shocks "un autre plateau bien défini d'une largeur de huit à dix milles, s'élevant à une altitude de 500 à 800 pieds" et d'une longueur d'"environ cent cinquante milles". De ce plateau le terrain s'incline en pentes douces jusqu'à la Baie des Chaleurs". C'est ce plateau que l'on peut voir du chemin de fer; sa valeur agricole est démontrée par les résultats obtenus au Val-d'Espoir et par la Compagnie "Federal Zinc and Lead" au Canton Lemieux, non moins que par le témoignage du Dr Alcook, explorateur officiel du gouvernement d'Ottawa.

2.—Les Mines:—Mgr Ross indique, à la suite de M. A. Mailhiot, ingénieur du gouvernement provincial, (Rapport 1917, p. 153.), que "la Gaspésie entière offre un vaste champ à la prospection... dans lequel les chances de succès sont aussi grandes, sinon plus, que dans toute autre région de la province de Québec". "Les travaux faits dans le canton Lemieux par la "Federal Zinc and Lead" révèlent, dit M. Alcook, qu'on peut être là en présence "d'une des plus grandes mines de zinc d'Amérique". (Summary Report, 1921, Part D, p. 94 d.)", Sa

Grandeur mentionne aussi les gisements de cuivre de la rivière York et les puits d'huile de Gaspé.

3.—*Le Bois*:—“Plus de 80 p. c. de la péninsule est bien boisée... On estime que les forêts contiennent encore plus de soixante-dix millions de cordes de bois”. (“La Gaspésie”, Ministère de l'Intérieur, 1926).

4.—*Les Forces Hydrauliques*:—*Les rivières Grand-Cascapédia, Madeleine, Sainte-Anne constituent des sites hydrauliques “précieux pour la Gaspésie, (qui) seront sans doute exploités pour les besoins industriels et domestiques de la presqu'île”. (“La Gaspésie”, p. 42.) lorsqu'elles pourront être cédées par les Seigneurs qui les détiennent présentement et utilisées pour l'industrie.*

5.—*Les Pêcheries*:—“*La morue et le saumon de Gaspé prennent sur les marchés mondiaux*”. Une organisation plus perfectionnée et des moyens de transport appropriés centupleraient leur rendement.

6.—*Les Sites Pittoresques*:—*Les sites pittoresques de la Gaspésie n'ont rien à envier à ceux de la Suisse et des plages méditerranéennes, dit Mgr Ross.*

7.—*Le Port de Gaspé*:—Après avoir cité le passage du rapport envoyé à Wolfe par le Capitaine Bell: *N'importe quelle flotte peut évoluer en sûreté ici; la baie intérieure (Bassin) constitue un des plus beaux hâvres du monde*”, Mgr Ross ajoute: “*En hiver la ligne de bateaux qui rejoindrait à Gaspé un chemin de fer par l'intérieur de la péninsule, abrégerait de 533 milles la distance de Liverpool à Québec, via Halifax et le Canadien National... On a déjà dit qu'il y a là une question nationale. Seul le manque d'influence de notre côté en a empêché la juste solution.*”

* * *

“*Qu'on y pense donc! continue Mgr Rosss. C'est un royaume à coloniser.*” Or, une seule chose est requise pour cela: “*un chemin de fer qui relierait le port de Gaspé au Canadien National, quelque part dans la Vallée de la Mata-pédia, encore mieux à Mont-Joli, fournirait aux mines la communication qui leur manque; il mettrait toute cette région*

en communication directe avec les grands centres; il fournirait un débouché sur la mer par le Bassin de Gaspé, abrégerait d'environ cent quarante milles la distance entre Gaspé et Montréal et de 530 milles la route d'hiver d'Europe... Il semble y avoir là un intérêt qui tentera la Compagnie du Pacifique si les chemins de fer Nationaux continuent à se désintéresser de notre sort."

"Un chemin de fer avec terminus à Gaspé: c'est le mot d'ordre "que tout Gaspésien devrait adopter et tenter de faire valoir."

"La Gaspésie n'est peuplée que par une lisière de paroisses bordant le rivage. Jamais on ne réussira à pousser cette population vers un centre sans communication. Mais qu'on lance une voie ferrée dans cet intérieur le peuplement, qui commencera par les centres industriels, débordera nécessairement dans les régions agricoles en suivant ces pentes douces qui inclinent jusqu'à la Baie des Chaleurs. Notre avenir est là."

* * *

Mgr Ross conclut son article par une description du port de Gaspé: "Gaspé a été préparé par la nature pour devenir une ville maritime de premier choix. On connaît ce hâvre unique, au fond d'une baie de dix-huit milles de profondeur, protégé par les courbes des côtes qui arrêtent le vent et par les pointes qui, on s'entrecroisant, annihilent le mouvement de la vague. En arrivant au village de Gaspé, la baie se resserre jusqu'à quatorze cents pieds, laissant sur une largeur de quatre cents pieds un chenal d'une profondeur de 45 pieds à mer basse. Au delà, c'est le bassin qui s'agrandit en forme de lac, encaissé entre les collines qui se dilatent sur une largeur d'un mille et une longueur de cinq milles. Entrés dans ce bassin, les bateaux de gros tonnage peuvent évoluer facilement pour aller s'amarrer à l'une ou l'autre rive, dans une sécurité qu'aucune tempête ne peut troubler. Et tout cela est l'oeuvre de la nature. Jamais la drague n'a remué ces fonds demeurés paisibles dans leur profondeur depuis qu'ils sont sortis des mains du Créateur. Il y aurait bien peu à faire pour outiller ce port en vue de la navigation transatlantique."

“Ajoutons que si Gaspé a été créé pour être ville maritime, son site en amphithéâtre, dans un décor incomparable, et au centre d'une région des plus pittoresques, en fait un lieu de tourisme insurpassable. Tout autour du Bassin pourraient s'aménager des plages balnéaires de premier choix.”

Puis Sa Grandeur mentionne les démarches d'une grande compagnie de Chicago qui s'offre à construire à ses frais un magnifique pont de péage sur l'entrée du Bassin et invite les capitalistes à étudier la question et à suivre l'exemple de cette compagnie américaine.

Cet article, accompagné de quatre belles gravures, est certainement de nature à tenir les esprits en éveil sur la question gaspésienne et à promouvoir les meilleurs intérêts de la péninsule, surtout si l'on considère que ce numéro du “Prix Courant” a été tiré à un très grand nombre d'exemplaires, en anglais et en français, et envoyé à tous les hommes d'affaires du Canada et même des Etats-Unis et d'Angleterre. Nous en félicitons Monseigneur l'Evêque de Gaspé ainsi que les éditeurs de cette revue et les remercions bien cordialement.

Concluons ce résumé par un passage de Monseigneur Ross même: “Sans exagération, on peut dire que la Gaspésie est l'une des régions les mieux pourvues des richesses naturelles de la mer, du sol, de la forêt, des mines, avec des sites incomparables de pittoresque et de variété.”

(Extrait du Soleil, 10 avril 1928.)

* * *

LES MINES DE LA GASPÉSIE

Ce qu'en pensent les hommes d'affaires.

Nous avons mis en relief l'étude fort intéressante de M. McKenzie Williams sur les ressources de la Gaspésie. Nous voudrions aujourd'hui ajouter à cette étude les commentaires qu'elle nous inspire et en extraire quelques remarques particulières dont l'importance n'est pas à négliger puisqu'elles jettent une lumière nouvelle sur le problème minier de Gaspé.

Nous savons en effet que beaucoup de nos amis, malgré

l'intérêt réel qu'ils portent à la Gaspésie et à son développement économique, acceptant sans contrôle l'opinion qui a longtemps prévalu que, en Gaspésie, il n'y a rien,—(tout au plus quelques demi-saurages, jouissant d'un petit commencement de civilisation, vivant de chasse et de pêche dans des cabanes de glace, disséminés dans des forêts couvertes de neige douze mois par année, bref, exactement ce que, jusqu'à ces dernières années, pensaient des Canadiens en général leurs affectueux cousins de France) — s'en vont manifestant leur incrédulité aux utopies... gaspésiennes.

“Des mines!... du “bluff” tout ça!” s'exclame-t-on, avec un haussement d'épaules accompagné d'un sourire de pitié.

“Du bois?... pas davantage. A peine peut-on en trouver suffisamment pour se faire du feu!” affirment quelques-uns qui prétendent avoir exploré l'intérieur gaspésien... “Des pouvoirs d'eau! encore moins!”

“Du terrain cultivable qui permette la création de trente à cinquante paroisses nouvelles! Voilà la lubie, par exemple!”

Et on s'en va ainsi s'apitoyant sur le sort des pauvres gens de Gaspé et les trouvant bien naïfs d'espérer en un avenir brillant et de travailler à assurer à leur région une prospérité égale à celle du reste de la province. C'est à ce groupe d'amis véritables mais pas assez renseignés que nous destinons les commentaires suivants :

1o Et tout d'abord, M. Williams, avant d'écrire, s'est renseigné aux sources; il a fait lui-même le tour de la Gaspésie, l'a traversée du sud au nord, en a visité et étudié les mines. Il a de plus étudié les rapports du Dr Alcock, géologue très au fait de cette question puisqu'il a consacré plusieurs étés d'études à la région, et il le recommande hautement à ceux qui veulent s'occuper des choses gaspésiennes. Le témoignage de M. Williams est donc important en la matière et de nature à renverser bien des préjugés.

2o En second lieu, les mines n'existent pas seulement dans la région du Mont Albert et à l'Ouest, mais aussi à l'Est, jusqu'à l'extrémité de la péninsule. Les échantillons envoyés au laboratoire pour être soumis à un examen, dit M. Williams, ont été pris sur divers points de la péninsule, sur une distance allant pratiquement d'un bout à l'autre"... at various points

of the peninsula... extending practically "from one end to another". *Et il dit plus loin qu'il y a des signes évidents de l'existence d'autres circuits miniers tant à l'ouest qu'à l'est du Mont-Albert.* There are also promising evidences that some other districts may be located "both to the east and to the west". *Il y a donc des mines non pas seulement près du Mont-Albert, mais sur tout le parcours de la Gaspésie intérieure.*

Le chemin de fer qui y sera construit d'ici quelques années devra donc, pour servir les vrais intérêts du pays et de la région, traverser la péninsule sur toute sa longueur, contrairement aux avides ambitions de voisins exigeants, dont le seul désir est de tout englober à leur profit. Nous ne leur en voulons pas de travailler au progrès de leur région propre, c'est très légitime, mais nous désirons leur faire savoir que la première qui soit en droit de profiter de l'exploitation des mines de la Gaspésie, c'est la Gaspésie elle-même.

30 *En troisième lieu, il est surprenant qu'il se trouve des gens à ignorer que la Gaspésie toute entière est une mine forestière. C'est même, selon M. Williams, une des causes qui a retardé les travaux de prospection jusqu'à ces dernières années. The interior, dit-il, is heavily wooded. L'intérieur est fortement boisé. Et il le prouve par des statistiques: on estime à 70,000,000 de cordes le contenu des forêts gaspésiennes, dont 23,000,000 valables pour la pulpe seulement. Peut-on dire avec cela que l'on trouve difficilement de quoi faire du feu au cours des explorations?*

Qu'il n'y ait pas de bois sur le plateau supérieur des Shicks-Shocks, nous le concédons volontiers avec le Dr Alcock, selon lequel il n'y a que de "petites épinettes rabougries". Mais il ne faut pas oublier que ce n'est là qu'une partie de l'intérieur gaspésien. De chaque côté de ce plateau supérieur il y a un autre plateau d'élévation moyenne. Celui du sud surtout, qui descend en pente douce jusqu'à la Baie des Chaleurs, est en grande partie d'une altitude de 500 à 600 pieds. Tous les explorateurs officiels sont d'accord sur ce point. From the axis of the peninsula, the slope to Bay Chaleur is much more gradual than toward the St. Lawrence at the North.

40 *Quant aux pouvoirs d'eau, M. Williams, sans faire d'exa-*

génération, estime qu'à plusieurs endroits il y en a de grande importance qui pourraient être utilisés. Il évalue leur total en gros à environ 30,000 chevaux-vapeur. Il note même que l'on pourrait aisément utiliser celui de la rivière Cascapédia pour la construction d'une ligne électrique capable de desservir toute la région.

50 En cinquième lieu, M. Williams indique la nécessité d'un chemin de fer pour le développement et l'exploitation des mines. Il fait sienne, en effet, l'opinion d'ingénieurs réputés qui prétendent qu'elles seraient déjà en pleine activité n'était le manque de moyens de communications"... if the camp had transportation facilities, it would now be an actual producer. Et puis il donne ce manque de moyens de communications comme une des causes auxquelles doit être attribué le retard apporté dans la découverte des mines". There are practically no roads into the interior.

60 Quant à la valeur arable de la région, il n'en parle pas, ce n'était pas son but. Toutefois, il indique que le plateau au sud des Shicks-Shocks descend en pente douce jusqu'à la Baie des Chaleurs, ce qui est une présomption en faveur de ce que nous prétendions, à savoir qu'il y a de quoi ouvrir une cinquantaine de nouvelles paroisses. D'ailleurs à tous ceux qui veulent étudier la question de l'intérieur gaspésien M. Williams conseille les rapports du Dr Alcock. Or, ce dernier répète avec emphase dans tous ses rapports que "la région du plateau intérieur de Gaspé semble offrir autant d'avantages agricoles que le littoral lui-même". (Rap. de 1921, p. 80). C'est donc une opinion que l'on peut partager sans être utopiste... Or, ce plateau, selon tous les explorateurs, a une superficie de 1200 à 1500 milles carrés, n'est que la continuation du plateau de la Matapédia et s'étend jusqu'à Gaspé. Il n'est donc pas exagéré d'escompter qu'il donnera naissance, un jour ou l'autre, à une cinquantaine de paroisses nouvelles.

Enfin, nous voulons terminer ces notes par un détail, dont nous ne pouvons contrôler l'authenticité, mais qui semble vrai et qui prouve bien la valeur minière de la région en question. Il y a quelques années une grande compagnie, la British Metals ou... une autre... avait pris une option de

\$1,000,000 sur les propriétés de la Federal Zinc and Lead Co. Or, l'an dernier, on apprit qu'elle s'était désistée de son option. On crut alors que ses espérances minières avaient été chimériques. Mais, on apprit aussi, un peu plus tard, que cette compagnie avait acquis du gouvernement toute la région avoisinante des propriétés de la Federal, et on se rendit compte alors de sa diplomatie... Pourquoi payer un million de dollars lorsqu'elle pouvait avoir une valeur égale pour presque rien?...

* * *

Tels sont les commentaires que nous voulions ajouter à l'étude de M. Williams et les détails que nous voulions relever... Puissent-ils être de quelque utilité, servir la cause gaspésienne et éclairer davantage ceux qui s'y intéressent.

Notre dernier mot est un mot de remerciement pour l'hospitalité bienveillante que nous a accordée ce journal...

UN AMI

de la Gaspésie.

(Extrait du *Devoir*, 14 janvier 1928.)

* * *

LA PÉNINSULE DE GASPÉ

L'Etat publie une plaquette sur la Gaspésie, ses ressources, sa population, etc. — Le pittoresque du pays.

Après avoir été ignorée pendant des décades et des décades, sauf par les autorités religieuses, la Gaspésie occupe depuis quelques années l'attention des gouvernements, des promoteurs d'entreprises, voire des écrivains. Le frère Antoine Bernard, c.s.v., lui a consacré, il n'y a pas si longtemps, un volume savant, bien documenté, d'une tenue littéraire soignée et d'une lecture agréable et facile. Aujourd'hui, c'est le ministre de l'intérieur, à Ottawa, qui publie une plaquette de 42 pages, grand format, sur le même sujet et la distribue

gratuitement aux personnes intéressées. (The Gaspé Peninsula, its natural resources and development.)

Le ministère n'a pas encore fait traduire cette plaquette, bien qu'elle intéresse tout d'abord la province de Québec et une population de langue française. Espérons qu'il réparera bientôt cet oubli. Car si le volume ne se signale pas par de hautes qualités littéraires, ni par des descriptions fondées sur une observation directe, il contient de nombreux renseignements. Ces renseignements, de plus, ne sont pas nouveaux. L'auteur, comme il le dit lui-même, a voulu présenter une compilation au public, et il s'est abondamment servi des rapports et des enquêtes des gouvernements provincial et fédéral, et des recherches déjà faites par des particuliers. Mais il traite son sujet d'une manière assez complète, car il parle de l'histoire de la péninsule, de la population qui l'habite, des moyens de communications, du climat, de la topographie, de la géologie, des minéraux, de l'agriculture, des forêts, des pêcheries, du gibier et des ressources hydrauliques. Il expose très succinctement quelques-unes de ces matières pour insister plus longuement sur les richesses de la Gaspésie.

* * *

En glanant çà et là avec l'auteur, on apprend que la Gaspésie a 160 milles de longueur par 85 de largeur et qu'elle est cinq fois plus grande que l'Île-du-Prince-Edouard qui forme une province canadienne. C'est la partie du Canada la plus anciennement connue; car Jacques Cartier y aborda dès 1534. Elle attira d'assez bonne heure aussi l'attention des savants. Car sir William Logan commença à étudier sa formation géologique en 1834 et ses assistants, Murray, Bell et Richardson, continuèrent son travail. MM. Ellis et Low le reprirent en 1882 et 1883, mais ensuite les géologues l'abandonnèrent jusqu'en 1907. Depuis ce temps-là, les gouvernements ont envoyé quelques expéditions.

Malgré son ancienneté, la péninsule est assez peu peuplée. Des Canadiens-français sur la côte nord et des Acadiens sur la côte sud, avec des Jersais et des Irlandais. Car il n'y a pas de chemins pour pénétrer dans l'intérieur.

Le Canadian National passe à la base, le Canada & Gulf Terminal va de Mont-Joli à Matane, le Quebec Oriental & Atlantic, de Matapédia à Gaspé. Mais aucune de ces voies n'avance dans l'intérieur des terres; et le chemin qu'ouvrira bientôt le gouvernement de Québec longera le littoral. La chaîne de montagnes des Shick-Shocks est une barrière bien difficile à franchir.

Le climat ne diffère pas beaucoup de celui des autres régions canadiennes situées sous la même latitude. Il est très froid sur le plateau central qui est à 4,350 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des falaises abruptes sur la côte nord, des vallées boisées, des montagnes dénudées à leur sommet, des rivières, des lacs, des forêts, des plateaux moins élevés, enfin une rive sud qui offre une succession de falaises et de terrains plats, tel est l'aspect général de cette région très accidentée et très pittoresque.

Suit, dans la plaquette, une étude géologique de la région où l'on trouve une infinité de mots techniques et mal connus du public ordinaire. On comprend mieux l'étude des minéraux, jusqu'ici, les compagnies n'ont exploité que des mines de zinc, de plomb, quelques puits d'huile à faible rendement, du cuivre et de l'amiante. Mais il est difficile d'exploiter les mines car il n'y a pas de routes pour s'y rendre. Les formations géologiques donnent de grandes espérances aux prospecteurs mais jusqu'ici on n'a pas fait de recherches très étendues et l'on connaît mal la région intérieure, c'est un travail ardu que d'y pénétrer.

L'agriculture n'y a pas progressé rapidement pour les mêmes raisons. On trouve des fermes riches à l'embouchure des rivières, le long des vallées, et des rives de la mer. Sur la côte sud, on s'est aperçu assez récemment que le sol est fertile et que les débris des pêcheries fournissent un engrais supérieur. On y voit aussi des pêcheries. Mais il reste de grandes étendues de terre arable dans l'état sauvage, surtout dans le Percé, et dans ceux de Matapédia, Restigouche, Hamilton, Richmond, Cox, Hope, Port-Daniel, Malbaie, Douglas, Gaspé et dans la seigneurie de Pabos.

La vallée de la Matapédia, qui a 60 milles de long de l'est à l'ouest et 25 milles du nord au sud, que traverse la rivière

du même nom et l'Intercolonial, est toute entière propice à l'agriculture. L'été y est un peu plus court qu'ailleurs. Aujourd'hui on y relève un bon nombre de paroisses, toutes formées récemment et la colonisation progresse dans le coin d'une manière rapide.

L'intérieur de la péninsule est trop froid pour la culture bien que des patates et d'autres légumes y viennent aujourd'hui à maturité. Mais on croit que le danger des gelées du printemps et de l'automne diminuera à mesure que les forêts disparaîtront. Ce phénomène s'est produit dans d'autres parties du Canada, ainsi au lac Saint-Jean.

* * *

En 1920 la valeur des produits de la ferme de la Gaspésie était d'une quinzaine de millions. Les coopératives, qui sont nombreuses, ont été un moyen de progrès et de développement. On en trouve plusieurs dans le comté de Bonaventure surtout. L'industrie laitière a fait de grands progrès dans les comtés de Bonaventure, de Gaspé et dans la Matapédia. Pour on ne sait quelle raison la valeur des produits laitiers s'est affaïssée durant la dernière décade dans le comté de Matane. Elle a diminué d'un tiers presque sur toute la ligne, pour le lait, le beurre et le fromage.

Dans les autres parties de la Gaspésie il y a, au contraire, multiplication par deux. C'est une anomalie frappante et que l'on remarque vite dans les statistiques citées.

Léo-Paul DESROSIERS

* * *

Améliorations obtenues pour le Comté de Gaspé par l'Hon.
Rodolphe Lemieux, le Dr L.-J. Lemieux
et le Dr G. Lemieux

1 Un brise-lames à Newport.....	\$	20,000
2 Un pont à Pabos.....		3,000
3 Un bloc à l'Anse la Chaloupe.....		1,000
4 Extension du brise-lames de Petit-Pabos.....		5,000
5 Un quai à l'Anse du Cap.....		5,000

6	Une jetée à l'Anse à Beaufile.	12,000
7	Un quai à Percé (North Beach).	50,000
8	Un bloc à Coin du Banc.	3,500
9	Un brise-lames à Barachois.	19,500
10	Un bloc à Seal Cove.	5,000
11	Un quai à Douglastown.	30,000
12	Un bloc et phare à Sandy Beach.	7,000
13	Un établissement de pisciculture à Gaspé.	20,000
14	Une jetée à l'Anse-au-Griffon.	7,000
15	Un brise-lames à la Rivière-aux-Renards.	30,000
16	Un pont à Grand Etang.	500
17	Améliorations au Havre de Chlorydormes.	400
18	Un quai à Grande Vallée.	50,000
19	Un pont à Grande Vallée.	500
20	Un quai à Mont-Louis.	50,000
21	Un pont au Ruisseau-des-Olives.	300
22	Un pont à l'Anse Pleureuse.	500
23	Améliorations à la petite rivière Sainte-Anne.	1,500
24	Améliorations à la grande rivière Sainte-Anne.	5,000
25	Un quai à Cap Chat.	12,000
26	Un pont à Cap Chat.	11,000
27	Un quai à Amherst (Iles de la Madeleine).	25,000
28	Un quai à Grindstone (Iles de la Madeleine).	25,000
29	Un quai au Havre-aux-Maisons (Iles de la Madel.)	25,000
30	Un quai à Grande Entrée (Iles de la Madeleine).	2,000
31	Un phare à l'île Byron (Iles de la Madeleine).	5,000
32	Etablissement d'un service de bateau à vapeur entre Montréal, Québec et tous les ports de la Gaspésie— Subside annuel de.	8,500
33	Etablissement d'un service bi-hebdomadaire entre les Iles de la Madeleine et la terre ferme — Subside annuel de	14,000
34	Argent de Colonisation pour améliorer les routes de- puis Cap Chat jusqu'à Newport.	10,000
35	Améliorations diverses aux petits havres.	6,000
36	Subvention du Gouvernement fédéral pour aider à la construction du chemin de fer depuis Paspébiac jusqu'à Gaspé, en suivant le littoral, et depuis Gaspé jusqu'à Edmundston, N. B.	2,316,000
37	Subvention additionnelle pour aider à la construction de ponts pour ce chemin de fer.	250,000
38	Subventions en terres du gouvernement provincial pour même chemin.	1,000,000
39	Un quai à Gaspé évalué à.	500,000
40	Un brise-lames à Petite Vallée.	5,000
41	Un brise-lames à St-Georges, Malbaie.	5,000
42	Un quai à Grand Pabos.	10,000
43	Service quotidien de la malle dans tout le comté de Gaspé	5,000
44	Un brise-lames à l'Anse-aux-Canards.	5,000
45	Compléter brise-lames à l'Anse-au-Cap.	7,000
46	Brise-lames à Petit Cap.	4,000
47	Brise-lames à St-Georges, Malbaie.	2,500
48	Brise-lames à Cannes de Roches.	2,500
49	Réparation quai à Grande Rivière.	10,000
50	Réparation quai à Grande Vallée.	17,000
51	Un quai à Pointe Basse.	25,000
52	Un quai à l'Anse-au-Moulin.	5,000

53	Exploration pour quai à Grosse-Ile.....	500
54	Une drague aux Iles	
55	Diverses autres améliorations.....	5,000
56	Construction du chemin de fer, coût estimé.....	4,500,000
57	2 Phares à l'entrée du bassin de Gaspé.....	3,000
	Total.....	\$9,029,000
58	Construction d'un pont à Cap Chat	
59	" " Ste-Anne des Monts	
60	" " Anse du Cap	
61	" " Anse à Beaufile	
62	" " Ferguson	
63	" " St-Isidore	
64	" " Rivière-à-Pierre	
65	Fait réparer chemin maritime	
66	Fait réparer prison de Ste-Anne des Monts	
67	Fait réparer Palais de Justice à Percé	
	Fait réparer trois portages:	
68	Grande Vallée	
69	Grand Etang	
70	Pointe aux Maquereaux	
71	Fait réparer le chemin de St-Majorique à Rivière aux Renards	
72	Fait payer aux pères de 12 enfants.....	\$3,350
73	Remise d'une dette à la Municipalité de Percé	
74	Fait augmenter octroi aux écoles protestantes	
75	Obtenu une charte pour chemin de fer de la rivière Madeleine	
76	Aidé la construction du chemin de fer du littoral — Atlantic Québec & Occidental	
77	Octrois spéciaux pour couvents et écoles	
	Obtenu de l'aide pour l'encouragement et la construction des	
78	Couvent Cap Chat	
79	" Ste-Anne des Monts	
80	" Barachois	
81	" Grande Rivière	
82	" Ste-Adélaïde de Pabos	
	Obtenu octrois spéciaux pour aider à la construction et à la réparation de 45 écoles aux endroits suivants:	
83	Cap Chat	
84	Ste-Anne des Monts	
85	Rivière à la Martre	
86	Rivière à Claude	
87	Mont-Louis	
88	L'Anse Pleureuse	
89	Ruisseau des Olives	
90	Petite Madeleine	
91	4 écoles à l'Anse à la Louise	
92	4 écoles à l'Anse-aux-Griffons	
93	Grande Grève	
94	Grand Chlorydorme	
95	Petit Chlorydorme	
96	L'Anse au Gros Cap Ozo	
97	Petite Vallée	
98	Douglastown	
99	Seal Cove	
100	Pointe Frégate	

101	White Head	
102	St-Georges, Malbaie	
103	Barachois, Malbaie	
104	Grande Rivière	
105	Rivière aux Canards	
106	Echourie	
107	Manche d'Epée	
108	L'Anse du Cap	
109	Petit Pabos	
110	Grand Pabos	
111	Gaspé	
112	St-Majorique	
113	Petit Cap	
114	Percé	
115	Chlorydorme	
116	St-Yvon	
117	L'Anse à Valteau	
118	Grande Vallée	
119	Pointe Jaune	
120	Newport	
121	Grande Madeleine	
122	Obtenu 20 bourses pour aider aux enfants de Gaspé à aller se perfectionner dans leurs études aux Ecoles Normales de Rimouski et Québec, ainsi qu'aux Ecoles d'Agriculture d'Oka, McDonald et Vétérinaire de Montréal. Fait réparer et construire:	
123	51 ponts	
124	Fait construire 70 routes nouvelles	
125	Fait réparer 100 routes	
126	Fait faire des arpentages dans le canton Newport	
127	Fait faire l'inspection des cantons de colonisation	
128	Obtenu pour la colonisation.....	\$25,000
129	Obtenu pour le chemin Lemieux.....	5,000
130	A sa demande, le gouvernement a envoyé deux médecins à Fox River, pour traiter gratuitement la population atteinte de diphtérie.	
131	Fait amender le Code Municipal afin de permettre au protonotaire de donner des copies authentiques de tous les documents déposés à ce bureau. Ce Bill était dans un but d'utilité publique.	
132	Fait adopter un Bill pour donner un titre parfait aux pêcheurs descendants des Acadiens et Loyalistes expulsés lors des guerres en France, Angleterre et Canada. Trois cents familles de ces descendants résident sur des propriétés pour lesquelles elles n'ont pas de titres.	
	Total.....	\$177,000

* * *

*Du Gouvernement Provincial, du ministère de la Colonisation,
des Mines et des Pêcheries pour routes et ponts*

133	Percé	\$ 6,044.63
134	Malbaie	1,223.43
135	Douglas	224.50
136	Baie de Gaspé Sud.....	175.00
137	Baie de Gaspé Nord.....	548.67
138	Fox	600.00

139 Sydenham Sud	2,515.60
140 Cap Rosier	649.75
141 Chlorydorme	799.33
142 Denoue	437.99
143 Taschereau	298.23
144 Duchesnay	200.00
145 Christie	1,049.64
146 Tourelle	1,249.75
147 Cap Chat	550.00
148 Romieux	300.00
149 Seigneurie des Pabos.....	998.95
150 Seigneurie de la Grande Rivière.....	1,199.74
151 Seigneurie de Grande Vallée.....	50.00
152 Seigneurie de Mont-Louis.....	1,174.11
153 Entretien du chemin du portage de Grand Etang (Est-Ouest)	1,450.00
154 Entretien du chemin du portage de Grand Etang, dans la seigneurie du même nom, et dans le canton Sydenham Nord	300.00
155 Entretien du chemin entre Grande Grève et Cap Rosier	25.00
156 Réparations au pont de l'Anse Pleureuse.....	50.00
157 Construction du pont sur le ruisseau des Olives.....	BE.JJ
158 Réparations au pont de la Grande Rivière.....	50.00
159 Subvention au pont à Ste-Anne-des-Monts.....	2,821.20
160 Réparations au pont à l'Est de Petit Pabos.....	50.00
161 Construction du pont sur la rivière Darmouth, à St- Majorique	10,063.40
162 Construction du pont sur la rivière Cap Chat, à Cap Chat	11,595.69
163 Pont sur la rivière Malbaie, dans le canton du même nom	650.00
164 Pont sur la rivière Madeleine, y compris le bac.....	4,845.83
165 Pont sur la Grande Coulée, à Percé.....	150.00
166 Pont sur la rivière-aux-Marsouins, canton Duchesnay	574.56
Total.....	\$53,440.00

* * *

Subventions accordées aux écoles du comté de Gaspé

167 Anse-au-Griffon	\$ 200.00
168 Anse-à-Valeau	25.00
169 Barachois	400.00
170 Barachois, diss.....	300.00
171 Cap-au-Renard	100.00
172 Cap des Espoirs, (Cape Cove).....	200.00
173 Cap des Espoirs, diss.....	100.00
174 Cap des Rosiers (Anse-à-la-Louise).....	100.00
175 Cap Chat, St-Norbert.....	1,280.00
176 Douglastown	400.00
177 Douglastown, diss. (Brilliant Cove).....	50.00
178 Echourie	100.00
179 Echowine	150.00
180 Bale de Gaspé Nord, (Peninsula).....	100.00

181 Gaspé Village	2,700.00
182 Gaspé village, (Protestant).....	2,700.00
183 Grande Rivière	300.00
184 Grande Vallée	100.00
185 Gros Morne, (St-Antoine).....	800.00
186 Haldimand, diss., (Sandy Beach).....	500.00
187 La Madeleine	125.00
188 Manche d'Epée	350.00
189 Marsouis	150.00
190 Mont-Louis, (Mont St-Pierre).....	3,500.00
191 Montmartre	175.00
192 Newport	300.00
193 La Pointe Jaune.....	50.00
194 Pabos, (Ste-Adélaïde)	175.00
195 Percé	7,300.00
196 Petit-Cap	100.00
197 Petites Chlorydormes	100.00
198 Petite Madeleine	75.00
199 Petite Vallée	325.00
200 Pointe-à-la-Frégate	125.00
201 Rivière-à-Claude	400.00
202 Rivière-à-la-Martre	250.00
203 Rivière-au-Renard	450.00
204 Rivière-Nord-de-Pabos	100.00
205 Read Head, (Anse-à-Beaufils).....	100.00
206 Saint-Albert	700.00
207 Ste-Anne-des-Monts	900.00
208 St-Georges-de-Malbaie	325.00
209 St-Pierre-de-Malbaie	100.00
210 Saint-Majorique	100.00
211 Saint-Yvon	50.00
212 York	300.00
<hr/>	
Total.....	\$27,380.00

Obtenu 16 bourses pour aider aux enfants de Gaspé à aller se perfectionner dans leurs études aux Ecoles Normales de Rimouski et de Québec, ainsi qu'aux Ecoles d'Agriculture d'Oka, McDonald et Vétérinaire de Montréal.

* * *

Du Département des Travaux Publics

Réparations Palais de Justice et Prison de Percé.....	\$ 3,800.74
Réparations Palais de Justice et Prison de Ste-Anne des Monts	999.75
Ponts en fer à l'Anse-à-Beaufils.....	6,000.00
<hr/>	
Total.....	\$10,800.49

* * *

Du Ministère de l'Agriculture

Sociétés d'Agriculture 1911-12.....	\$ 886.06
" " 1912-13.....	1,002.26
" " 1913-14.....	1,539.84

"	"	1914-15.....	1,582.19
"	"	1915-16.....	1,486.20
Total.....			\$ 6,476.05

* * *

*Ecoles Ménagères**Grande Rivière et Ste-Anne des Monts*

Ecoles Ménagères	1912-13.....	\$ 100.00
"	" 1913-14.....	300.00
"	" 1914-15.....	500.00
"	" 1915-16.....	600.00
Total.....		\$ 1,500.00

* * *

Du Ministère de la Voirie

Octrois payés	1912-13.....	\$ 582.00
"	" 1913-14.....	409.73
"	" 1914-15.....	1,540.97
"	" 1915-16.....	173.58
Total.....		\$ 2,704.28

* * *

R É S U M É

L'Honorable Rodolphe Lemieux a obtenu pour le Comté de Gaspé, 15 ans.....	\$9,029,000
Le Dr L.-J. Lemieux a obtenu pour le Comté de Gaspé, 5 ans	177,000
Le Dr Gustave Lemieux a obtenu pour le Comté de Gaspé, 4 ans	103,000
Total.....	\$9,309,000

* * *

Ces statistiques ne dépassent pas l'année 1925; il y aurait lieu de compléter cette liste par l'énumération des octrois provinciaux accordés au cours des trois dernières années et notamment par le Ministère de la Voirie,

Quant aux derniers octrois du Gouvernement Fédéral, obtenus par l'intervention de l'honorable Monsieur Rodolphe Lemieux, nous relevons ceci dans les estimés:

1927—	Anse-à-Beaufils, jetée	\$ 2,200.00
"	Barachois de Malbaie, brise-lames.....	5,200.00
"	Chandler, quai	8,500.00
"	Grande Rivière, quai.....	5,700.00
"	Anse-à-Valleau, jetée	1,000.00
"	Malbaie, quai	4,500.00
"	Rivière-au-Renard, quai	11,500.00
1928—	Chandler, quai	5,938.05
"	D'Aiguillon, brise-lames	3,600.00
"	Pointe-à-la-Renommée, réparation	1,800.00
"	Étang du Nord, brise-lames.....	20,000.00
"	Petite Vallée, quai.....	8,000.00
"	Pointe Basse, quai, réparation.....	9,900.00
"	Sainte-Anne des Monts, quai.....	4,400.00
"	Saint-Joachim, quai	5,000.00
1928-29—	Cap Chat, quai et réparation.....	30,000.00
"	Chandler, quai	9,000.00
"	Étang du Nord, brise-lames, Ile-à-Madeleine.....	20,000.00
"	Étang du Nord, route, Ile-à-Madeleine.....	2,000.00
"	Grande Rivière, quai.....	19,000.00
"	Cap aux Meules, Ile-à-Madeleine, quai.....	4,300.00
"	Grosse-Ile, quai	10,000.00
"	Malbaie, quai	7,900.00
"	Petite Vallée, quai.....	13,000.00
"	Pointe Basse, quai.....	7,500.00
"	Pointe Shea	4,000.00
"	Saint-Joachim	7,600.00

* * *

On peut être sûr que cet argent a été dépensé ou le sera, et que tous ces travaux seront exécutés.

Aucun homme public, dans notre pays, n'a rendu à son comté des services aussi éclatants, obtenu des octrois aussi utiles et aussi nombreux que l'honorable Monsieur Rodolphe Lemieux pour son comté de Gaspé. Ces choses-là se passent de commentaires. L'importance des travaux publics exécutés dans ce coin du pays, depuis vingt-cinq années, surprend le voyageur-touriste, comme elle retient l'attention du journaliste chargé d'éplucher les subsides fédéraux.

De plus, l'honorable Monsieur Lemieux a obtenu pour ses commettants :

10—*Le service aérien des malles, cette année même, de Moncton aux Iles-à-Madeleine, en passant par Bersimis, sur la Côte Nord.*

20—*Le service de bateaux réguliers pour les Iles-à-Madeleine et la Péninsule.*

30—*Le service quotidien du chemin de fer de Gaspé par*

une action énergique portée cette année devant la Commission des Chemins de fer, et jusque devant la Cour Suprême, qui lui a donné gain de cause contre la compagnie, qui prétendait perdre de l'argent chaque année, à cause de l'insuffisance du trafic.

Comme on le voit, malgré l'énormité des travaux accomplis en Gaspésie, par l'entremise surtout de son député fédéral, tout le monde n'y trouve pas encore son compte, et il reste beaucoup à exécuter pour donner à cette contrée toute l'importance qu'elle mérite d'avoir.

Pour nos hommes publics, pour nos représentants parlementaires, c'est presque un devoir national que d'y songer tous les jours!

Auguste GALIBOIS

FIN

Table des Matières

	Page
<i>Préface.</i>	
Vers la Gaspésie.....	1
Une randonnée avec le capitaine Ben.....	7
Réminiscences	12
Légende et hypothèse.....	19
Un peu d'économie politique.....	26
La parole est au Japon.....	32
Dans la tempête.....	33
Port-Daniel, Paspébiac et les "Papillats".....	37
Nos frères acadiens.....	43
Paysages et légendes.....	45
En Terre Promise.....	49
Une soirée tarasconnaise.....	55
Dernière légende	63
Conclusion	67
<i>Appendice.</i>	
La Question gaspésienne.....	69
Les Mines de la Gaspésie.....	73
La Péninsule de Gaspé.....	77
Améliorations obtenues pour la Gaspésie.....	80